L'EXPRESS

2 JANVIER 1954 — LES ÉCHOS DU SAMEDI — 30 FRANCS. — N° 33

LE SENS DE L'ANNÉE :

■ CE QUE 1953 ANNONCE POUR 1954

(PAGES 5, 6, 7 et 8).

A LA TRIBUNE :

■ “LA TÉLÉVISION ACCUSE”

par François MITTERRAND

(PAGE 12.)

La présence militaire française en Indochine

Le document ci-dessus est la photo d'une carte de l'état-major français à la date du 28 décembre 1953 : les zones hachurées sont celles contrôlées par le corps expéditionnaire. Les drapeaux indiquent, du Nord au Sud : Dien-Bien-Phu, Hanoï, Seno, Hué, Saïgon. Les points noirs marquent les postes isolés également tenus par les forces françaises.

CETTE SEMAINE

DE 1953 A 1954 — *On peut affirmer que jamais depuis la libération du pays, en 1944, le passage d'une année à l'autre n'a été aussi prometteur. Les conditions sont réunies, pour la première fois, d'une politique efficace et rapide de redressement. Plus précisément :*

1° A l'intérieur, une situation agricole particulièrement favorable permet le lancement d'un vigoureux programme d'investissements, qui serait le début d'une nouvelle expansion économique ;

2° Dans les charges extérieures du pays, la principale et la plus accablante, l'expédition d'Indochine, pourrait maintenant être considérablement réduite par l'ouverture de négociations, qui paraissent enfin possibles ;

3° La situation internationale, après le changement de politique soviétique, la fin de la guerre de Corée, et le discours atomique d'Eisenhower, autorise l'espoir d'une période relativement longue de paix. Ce qui donnerait à la politique française un contexte tout différent.

Telles sont les données que 1953 livre à 1954. Elles apparaissent excellentes. Pour « jouer » le redressement français avec ces cartes nouvelles, il ne manque plus qu'un joueur, c'est-à-dire une volonté politique et un plan cohérent.

Le panorama de l'année qui se termine et de son influence sur notre avenir a été dressé par « L'Express », dans un cahier spécial de quatre pages (5, 6, 7, 8).

L'INDOCHINE EN CLAIR. — *Ce qui est inquiétant, ce n'est pas l'avance des troupes vietminh au Laos, c'est de regarder le document que nous publions sur cette couverture. Il indique la délimitation exacte, au village près, des zones que le corps expéditionnaire a encore sous son contrôle. Le reste n'est pas forcément occupé par le Viet-Minh ; mais il pourrait l'être, c'est-à-dire qu'il est sans défense contre une agression possible.*

Le Viet-Minh ne peut pas déloger le corps expéditionnaire de ses positions dans les deltas, du moins pendant longtemps. Réciproquement, ces positions ne peuvent plus être sensiblement améliorées. Il n'y a pas d'issue militaire. (Voir page 3).

A LA TRIBUNE. — *Le reportage du Congrès de Versailles à la télévision a produit un choc puissant sur tous ceux qui ont pu le voir. Dans quelques années, ou quelques mois, on dira sans doute que c'est ce reportage qui aura marqué le vrai départ de la télévision en France. Elle est maintenant inévitable et indispensable. Elle continue cependant d'être étouffée. A l'origine de la télévision française, il y a le ministre de l'Information de 1948 : M. François Mitterrand. Il expose, à la tribune de « L'Express », ce qui s'est passé* (Voir page 12).

*

PARIS EN PARLE. — *Farouchement résolus à être pris au sérieux, les astrologues du monde entier tiennent congrès. La France seule a délégué 10.000 amateurs éclairés et 300 professionnels. Ceux-ci publient en même temps des pronostics contradictoires pour 1954, ce qui fait mauvais effet. — Robert de Habsbourg a épousé Marguerite de Savoie : un beau cortège. Porfirio Rubirosa épouse Barbara Hutton : une belle carrière. Lotte Adenauer épouse le docteur Mulhaupt : une belle constance. — Le duc de Brissac s'insurge contre les libertés que Sacha Guitry a prises avec l'histoire dans « Si Versailles m'était conté ». Perplexité chez les officiels qui ont bien vu le film, mais pas les erreurs de « ce monsieur qui abîme tout, même la Révolution ! » — Ainsi se termine, au son des orgues et des épées, 1953 à Paris.*

* * * * *

L'EXPRESS

vous souhaite
une heureuse année

DE QUELLE COULEUR EST « L'EXPRESS » ?

Dans son dernier numéro, le magazine américain *Time* cite longuement des articles de *L'Express* en le qualifiant de « conservative weekly » (hebdomadaire conservateur)... La presse communiste, de son côté, vous appelle toujours « journal bourgeois »... Et certaines publications assurent que vous êtes « un organe paracommuniste ».

J'aimerais savoir comment, vous-mêmes, vous vous définissez.

Bernard VERNERY, Lyon.

Nous suggérons à M. Vernery que cette gamme d'étiquettes contradictoires est peut-être la preuve de notre indépendance de jugement. L'équipe de L'Express *revendique le droit de ne pas militer dans une optique partisane.*

★

JE BEUGLE

Je suis de ceux qui ont fait entendre des « beuglements divers » à propos de l'œuvre de Messiaen. Je ne crois pas que la faute en soit principalement à Maurice Le Roux. Je ne voudrais pas, non plus, être classé dans les « ennemis » de Messiaen, encore moins dans les ennemis de la musique moderne.

Certes, quand on siffle à une première audition, on s'expose à s'entendre rappeler qu'on a sifflé *Pelléas*, qu'on a sifflé le *Sacre du Printemps*, etc. Qu'en conclure ? qu'en sifflant, on prend un risque ? On en prend un aussi en applaudissant. Pendant que je « beuglais », j'étais bien conscient de ce risque. Il n'était, en tout cas, nullement augmenté par mon âge (je serai bientôt quinquagénaire), car — ceci est à noter soigneusement — il m'a semblé que les auditeurs les plus jeunes n'étaient pas les plus favorables à Messiaen (exception faite, bien entendu, des professionnels tels que les élèves du Conservatoire).

J'ajoute, en passant, que l'expérience que j'ai des Jeunesses musicales de France et d'un club de disques que j'y dirige me convainc que la jeunesse est singulièrement réfractaire à la musique moderne (...)

Je vais entendre de la musique, on me donne autre chose, je « beugle ». Est-ce clair ?

André FAYOL, Paris.

★

RELANCER ET NON RALENTIR

Votre typographe m'a fait dire : « Quelle est la condition fondamentale du « ralentissement » économique ! » au lieu du « relancement » économique. Ce serait méchant, si ce n'était involontaire.

Mon billet m'a valu de nombreuses lettres de vos lecteurs qui, comme moi, souhaitent une confrontation de ceux que vous avez sélectionnés comme chefs.

L' « intelligentzia » française est-elle capable de suppléer aux chefs politiques défaillants et de donner des directives au pays ? C'est à *L'Express* d'en faire la preuve.

Pierre VASSEUR,
Secrétaire général
de la Chambre de Commerce internationale.

★

LES « 100 » ET MOI

Je vois dans votre numéro 29, que la liste des « cent » est close. Peu importe, si je me trouve en retard pour vous donner un nom de plus (...)

Je vous donne mon propre nom. Car cela ne fait aucun doute pour moi, que je serai célèbre un jour (peut-être bientôt) et que j'ouvrirai moi aussi, à ma façon, en pensant à moi d'abord, une voie aux autres, cela sans aucune prétention d'être suivie.

Je pense que, si l'avenir me réserve la célébrité, ce qui sera mon bonheur ne consistera pas dans la célébrité même. Dieu sait, et toutes les personnes célèbres le diront aussi, qu'elle n'est jamais qu'un poids, une source écrasante d'obligations et d'ennuis, mais dans le fait même de l'avoir prédit.

Croyez, messieurs, que tout ceci est dit avec beaucoup de conviction et de sérieux et par quelqu'un qui sait très bien ce qu'il dit !

Ines MICHEL, Seez (Savoie).

★

LE « POURRISSEMENT » INDIVIDUEL ET SECRET

L'article de M. Mauriac est absolument lumineux ; mais il semble vouloir dire que le « pourrissement » — étudié et défini avec tant de pénétration — est l'apanage de notre République.

Erreur, monsieur Mauriac, il est de tous les temps, de tous les régimes, de tous les pays. C'est le fruit empoisonné de la durée de ces régimes : pourrissement de la Royauté, de l'Empire, de la Révolution, et, à l'étranger, des dictatures, du communisme !

Autre erreur, me semble-t-il : en conclusion de son article, M. Mauriac paraît croire qu'il ne s'est pas trouvé, jusqu'ici, de personne capable de lutter contre le pourrissement et de le vaincre. A qui fera-t-on croire que, depuis un demi-siècle et plus, il n'y ait pas eu, en France, un seul « homme » qui aurait pu anéantir ce terrible fléau ?

A la vérité, je crois, pour ma part, que ces hommes ont existé, qu'ils existent encore ; mais ce ne sont pas des dieux ; ils ne pourront jamais, à eux seuls, et contre tous, dominer le pourrissement, maladie que chacun d'entre nous cultive en secret, sans même s'en rendre compte...

G. FENETIER, Paris.

★

SOPHISMES ET INDOCHINE

Je ne saurais laisser passer les sophismes qui, dans votre N° 30 de *L'Express*, permettent au lieutenant Baumel de nous placer devant le dilemme suivant à propos de la guerre d'Indochine : ou la guerre totale ou la négociation.

Car rien ne pourra nous faire accepter comme également valables ces deux solutions. Faire la guerre totale, c'est estimer absolument juste la cause que l'on défend ; chercher la négociation (quand l'ennemi ne nous y contraint pas par une poussée irrépressible), c'est, au contraire, estimer cette cause discutable. On aboutit ainsi à deux jugements opposés au sujet de la guerre d'Indochine.

On concéderait au lieutenant Baumel que ces deux solutions sont les seules concevables militairement ; mais qu'il les estime également « sensées » relève de ces sophismes dont sont coutumiers les soldats de carrière. La volonté de justifier à tout prix la situation de fait dans laquelle ils se trouvent émousse leur sens moral et les empêche de distinguer les bonnes causes des mauvaises.

L. DELON, Albi.

L'EXPRESS
Directeurs-Gérants :
J.-C et J.-J. SERVAN-SCHREIBER

COMITE DE REDACTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
Pierre VIANSSON

PROBLEME N 26

HORIZONTALEMENT. — 1. Moyen de transport à sens unique. — 2. Fort bien entretenue par les temps qui courent. — 3. Va du Français aux Italiens. — 4. Servait de Conservateur à des Béotiens. — 5. Vieille lessive : Chacune des branches d'un bois. — 6. Marque la limite extrême de l'humidité ; Ce que les hommes d'Etat anglais aiment bien voir. — 7. Permet de prendre le taureau par les cornes ; Termine ce que fut Eve. — 8. Destination de tout ; Conjonction. — 9. Ceux d'un personnage doublement bossu cessent de l'être.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
1									
2							■		■
3									
4		■							
5					■				■
6			■	■					
7						■			
8						■	■		
9								■	

VERTICALEMENT. — I. Façons de s'exprimer familières au Christ et à Georges Bidault. — II. Qualifie un célèbre Fritz ; Peut être interne sans avoir été externe au préalable. — III. Monopolise les prêts ; Sans lui un sang impur ne saurait où se diriger. — IV. Tel qui ripaille le vendredi et dort le dimanche matin ; Qualifie un goût qui peut être bon ou mauvais. — V. Quelquefois suivi par mon mari ; Le 13e aboutit à une cotisation — VI. Evincée par la réaction. — VII. Article rigoureusement orthodoxe. — VIII. Délégations sacrées aux J. O. — IX. Nombre doublement premier.; N'apprécie pas le calcul.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
1	P	A	T	E	N	O	T	R	E
2	A	C	A	D	E	M	I	E	■
3	R	A	R	E	■	B	R	U	■
4	T	R	A	N	S	I	■	S	P
5	I	I	■	■	B	L	A	S	E
6	S	A	D	E	■	I	S	I	S
7	A	T	O	M	I	C	I	T	E
8	N	R	■	U	■	A	L	E	S
9	S	E	M	E	L	L	E	■	■

Solution du n° 25

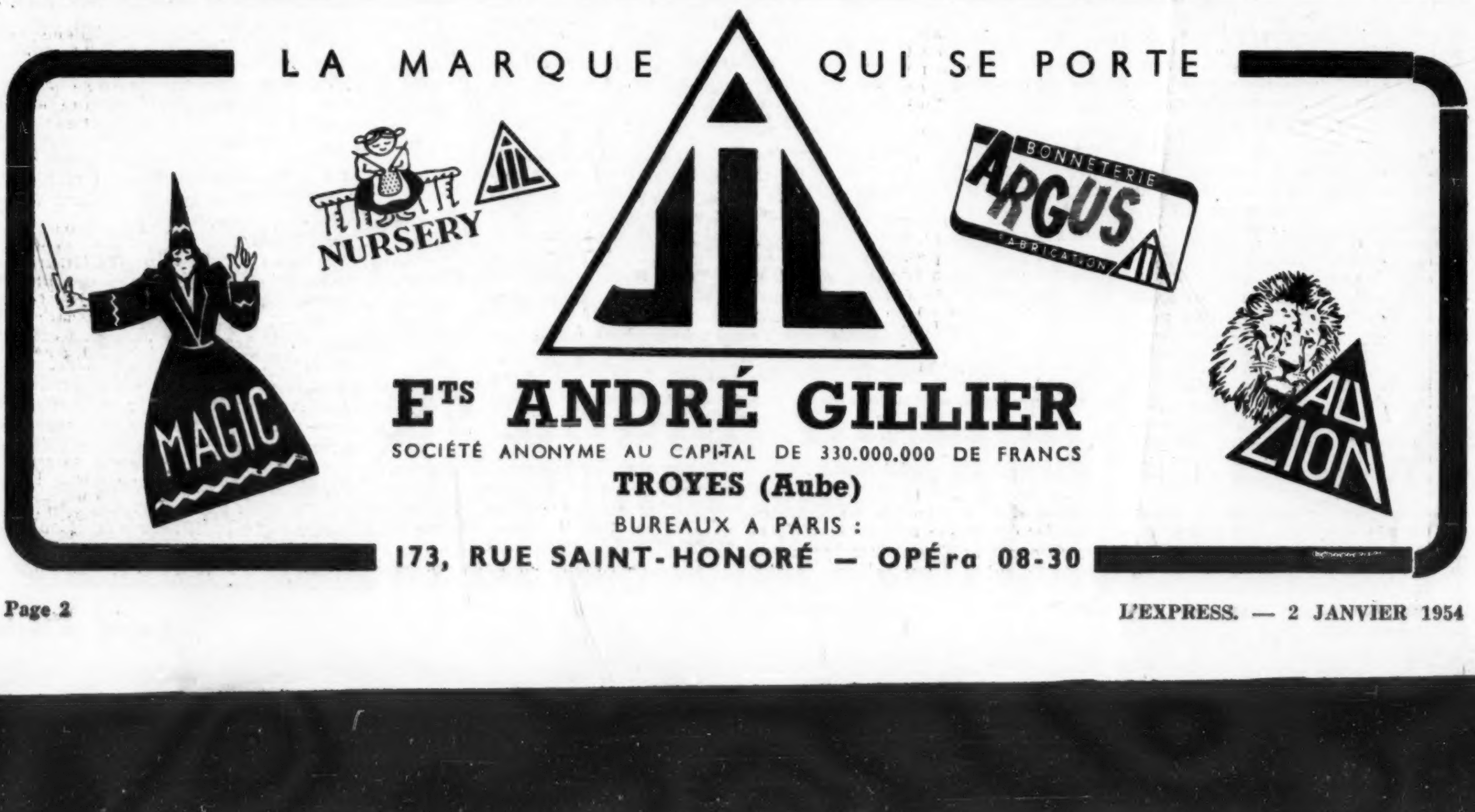
L'EXPRESS
L'abonnement d'UN AN : 1.500 francs sur banque ou C. P. 1737192
Par avion pour l'Union Française et l'Etranger : demander nos tarifs spéciaux
Adresse : 37, avenue des Champs-Elysées, PARIS (8e).
Tél. : BAL. 19-68 (25 lignes groupées).
Les abonnés de L'Express sont de droit membres du Club Echos.

POUR ALLER
EN AFRIQUE DU NORD
UTILISEZ
LES SERVICES MARITIMES
de la
COMPAGNIE GÉNÉRALE
TRANSATLANTIQUE
ou
LES SERVICES AÉRIENS
(G.G.T.A. AIR ALGÉRIE)
★
PARIS : 6, RUE AUBER - OPE. 02-44
et DANS LES PRINCIPALES AGENCES de VOYAGES

Seul
DEQUEKER
présente la
COMPTABILITE de PAIE à DECALQUE
avec bulletins de salaire
horizontaux ou verticaux
71-73, rue Desnouettes, PARIS (15e)

MANUFACTURE DE
BONNETERIE
ÉTABLISSEMENTS
BONGIRAUD-OUILLON
Sté Anon. au Capital de 60.944.000 fr.
SAINT-PAULIEN
(HAUTE-LOIRE)
Téléphone : 10
Reg. du Com.
LE PUY 67 B
C.C.P. CLERMONT-FERRAND 1887

Imprimeries Parisiennes Réunies
10, rue du Fg-Montmartre
Raymond Seguin, Directeur général



L'INTÉRÊT DU VIETMINH ET LE NOTRE

L'OFFENSIVE vietminh au Laos a provoqué à Paris un choc psychologique important — exagéré par rapport aux réalités militaires. En effet, il est évident que les récentes déclarations de M. Dejean et du général Navarre (« les conditions militaires de la victoire sont réunies ») étaient dictées par les nécessités du commandement, et ne devaient pas être prises autrement au sérieux.

D'autre part, l'opinion française vit dans l'illusion sur la situation militaire en Indochine (voir le document de la page 1). Dire, par exemple, que « l'Indochine est coupée en deux par l'offensive sur le Laos » n'a pas grand sens quand on sait que depuis plus de quatre ans les routes coloniales 12 et 13 sont inutilisables, et qu'il était impossible de faire les 1.200 kilomètres qui séparent Saigon de Hanoï en automobile ou en train. Les seules liaisons régulières s'effectuent par mer ou par air.

En réalité, le flux ou le reflux militaire, des deux côtés, ne modifie pas la situation de base : les forces franco-vietnamiennes tiennent solidement des positions stratégiques limitées dans les deux deltas (Tonkin et Cochinchine) qui sont les plus riches et les plus peuplés ; les forces vietminh sont à peu près maîtresses des opérations dans le reste du pays. Aucune solution décisive ne peut être attendue des opérations militaires, quels que soient le courage des soldats du corps expéditionnaire et la valeur de leurs chefs.

Mais, à cette impasse militaire, correspond — ce qui est beaucoup plus grave — une impasse diplomatique dans laquelle se trouvent à la fois la France et le Viet-Minh.

1. — L'intérêt du Viet-Minh est la négociation bilatérale qui lui permettrait de traiter directement avec la France. Il ne coïncide pas nécessairement avec l'intérêt de la Chine, ni avec celui de la Russie qui, dans une conférence à cinq, pourraient utiliser le Viet-Minh comme monnaie d'échange ou moyen de pression.

On peut donc penser que le Viet-Minh cherche d'autant plus à améliorer sa position militaire que sa position diplomatique est faible et qu'il ne peut pas très clairement exposer ses objectifs de négociation. Il lui est nécessaire de faire habilement, et presque à demi-mot, comprendre à la France son point de vue.

2. — Or la position diplomatique française n'est pas beaucoup plus libre. Vis-à-vis de l'Amérique, le gouvernement français s'est moralement engagé à internationaliser une négociation éventuelle : les multiples déclarations, faites à notre demande, sur « l'interdépendance des fronts » et « la lutte commune des pays du monde libre contre le communisme » n'ont pas d'autre sens.

M. Foster Dulles a déclaré à la dernière session du Conseil atlantique que cette guerre pourrait être terminée victorieusement dans l'année qui vient. Les Américains n'envisagent pas sérieusement l'ouverture de négociations par la France. Cela rend difficile, à moins d'un redressement encore imprévisible de notre politique actuelle, la seule tentative raisonnable d'issue : une conversation bilatérale.

Faute d'une diplomatie libre de part et d'autre, la France et le Viet-Minh sont actuellement acculés à des opérations militaires qui n'offrent aucun espoir de solution. Plus il se prolonge, plus ce conflit meurtrier compromet au contraire les chances d'une collaboration de la France avec l'Indochine indépendante de l'avenir.

Il est exact que le Viet-Minh n'a pas été adroit dans ses essais de prise de contact. Ho Chi-Minh dispose de moyens plus sûrs et plus discrets pour toucher le gouvernement français, que ceux qu'il a utilisés : interview à un journal neutre ou déclarations à la Radio. Mais la France, de son côté, fait semblant de ne pas comprendre pour ne pas avoir à décider d'une politique précise.

Les conséquences de ce malentendu permanent s'aggravent à mesure que le temps passe ; elles risquent d'aboutir à ce que souhaitent au fond toutes les autres puissances — Etats-Unis, Chine et Russie, etc. — pour des raisons diverses : une conférence internationale. La France et l'Indochine ont tout à y perdre.

LES GENERAUX COGNY ET NAVARRE
La force du corps expéditionnaire permet de négocier

FRANCE : EXPANSION OU EXPLOSION

A L'AUBE de la nouvelle année, les conditions sont réunies, en France, d'une explosion sociale. Ce risque, qui prend son origine dans la stagnation de l'économie, pèse à son tour sur la situation politique : conscients de manier de la dynamite, les dirigeants ont pour seul souci de créer, par l'immobilisme, un climat qui évite tout choc.

Le diagnostic de l'économie française, à la fin de 1953, s'établit sur la base des constatations suivantes :

1. — La production industrielle a rétrogradé de près de 5 0/0 cette année.

2. — Le chômage total — en voie d'augmentation — atteint, selon les chiffres officiels, 252.000 salariés. Le chômage partiel, sur lequel on ne possède pas d'évaluations valables, demeure très important.

3. — Les stocks de matières premières (en particulier le charbon), de produits de consommation (notamment de textiles et de denrées alimentaires) s'accumulent, invendus.

4. — Le volume des investissements, déjà insuffisant il y a quelques années, n'a cessé de baisser.

5. — Malgré quelques faibles augmentations nominales, la masse des salaires diminue avec l'emploi. Elle devient insuffisante pour soutenir, par ses achats, la masse des biens de consommation.

6. — La demande fléchissant, les industries sont de moins en moins incitées à investir et réduisent même leur cadence de production.

Nous sommes donc en plein dans le classique « cercle vicieux » économique, qui débouche sur les troubles sociaux. La stagnation n'incite pas le patronat à se montrer souple devant des revendications ouvrières tendant à l'augmentation des salaires. Toute hausse des salaires qui ne s'accompagne pas d'une expansion de la production conduit d'ailleurs à faire peser des charges accrues sur des profits inchangés ou à relever les prix : ce qui restreint à nouveau la clientèle intérieure et entrave encore les possibilités d'exportation.

Pourtant, la capacité de production du pays reste en partie inutilisée.

D'une manière générale, on considère que la production industrielle française de 1953 aurait pu être de 16 0/0 supérieure si toutes les usines avaient fonctionné à plein régime d'un bout à l'autre de l'année.

Il y a donc un paradoxe dans la vie économique française. D'une part, nous acceptons qu'une fraction de plus en plus importante de nos ressources dépende d'une aide étrangère. D'autre part, nous nous installons dans un régime où nous n'utilisons qu'une partie de plus en plus faible de nos capacités nationales. C'est là une situation absurde.

Que faut-il faire pour amorcer une reprise en 1954 au lieu de continuer de nous enliser dans une stagnation qui risque à tout moment de prendre la forme d'une crise aiguë ?

Les mesures prises par le gouvernement et le programme d'investissement de la Loi de Finances ne sauraient suffire à provoquer le renversement de la tendance. Ils ne permettront pas même le maintien d'un volume de travaux comparable à celui de 1953, déjà insuffisant.

Si la stagnation se prolonge, la demande de produits alimentaires ne pourra s'accroître et absorber toutes les quantités offertes. C'est la grande nouveauté économique de 1953 : l'apparition des excédents agricoles. Or, dans ce climat, le gouvernement persiste à économiser sur les barrages d'Electricité de France. Il se condamne logiquement à la folie financière du soutien des prix agricoles et à la folie sociale du stockage des excédents.

L'accroissement des investissements est le seul moyen d'élever le pouvoir d'achat de la population et de permettre l'absorption des excédents (alimentaires, textiles, etc...), si l'on désire éviter d'être acculé à la hausse des salaires et à la crise. En outre, il faut rendre la France capable de concurrencer les autres pays.

Ce n'est pas avec un taux d'investissement brut de 15 0/0 du produit national — contre 20 0/0 en Allemagne, par exemple — qu'on parviendra à ces résultats. On se rapprocherait plutôt de la situation d'un pays stagnant depuis des décades en raison d'investissements trop faibles. Il existe ainsi, en Europe, une nation qui connaît des budgets excédentaires depuis trente ans et qui ne vit vraiment pas comme on le reproche parfois à la France, « au-dessus de ses moyens » : c'est le Portugal.

LA DETENTE AMERICAINE EN ASIE

EN un an, et même moins, le décor asiatique a complètement changé.

Pour deux hommes en particulier, l'année 1953 aura été celle des grandes espérances, puis des grandes désillusions. M. Syngman Rhee, chef du gouvernement de la Corée du Sud, et M. Chang Kaï Chek, chef de la Chine nationaliste, attribuaient leurs revers aux démocrates américains qui, en particulier, du temps du général Marshall, avaient recherché des accommodements en Asie. La victoire des républicains aux Etats-Unis leur redonnait espoir. Avant même d'entrer en fonction, le général Eisenhower avait été en Corée pour trouver le moyen de se débarrasser, une bonne fois, de la menace communiste. Dans son discours inaugural, il annonçait la première décision de son règne : la déneutralisation de Formose. Quelques jours plus tôt, dans un message de nouvel an, M. Chang Kaï Chek avait présenté 1953 comme la dernière année de préparation avant l'offensive.

Aujourd'hui, changement complet. M. Syngman Rhee n'a pu empêcher la signature de l'armistice en Corée. Il n'annonce plus qu'il reprendra les hostilités dans les six mois après cette signature. Il proteste en vain contre la prochaine évacuation annoncée par M. Eisenhower, de deux divisions américaines de Corée.

Quant à M. Chang Kaï Chek, il a reçu la visite des plus hautes personnalités militaires et politiques américaines venues lui conseiller, de la part du président, de ne pas se lancer dans des opérations militaires au cours des mois qui viennent. Ne lui ont-ils dit que cela ? Le président du Conseil nationaliste, Chen Cheng, a laissé entendre, samedi, au parlement de Formose, qu'« un grand malheur » pourrait bien se produire en 1954. La revue américaine « U. S. News » va plus loin. « L'admission de la Chine communiste à l'O. N. U., combattue par les Etats-Unis, est vraisemblable. »

Comment expliquer cette évolution ?

1. — MM. Eisenhower et Foster Dulles, arrivés au pouvoir avec des idées assez simples sur l'incapacité des démocrates à refouler les communistes, ont découvert que la réalité était plus compliquée qu'ils ne l'imaginaient. Elu pour ramener la paix en Corée, Eisenhower ne l'a finalement rétablie que grâce aux communistes qui, après la mort de Staline, ont changé radicalement de tactique et accepté l'armistice aux conditions qu'ils refusaient auparavant. Sans leur concours inattendu, il n'y serait sans doute pas parvenu.

2. — Les rapports reçus ces derniers temps par les services de renseignements concordent sur un point : la Chine communiste ne paraît avoir aucune envie de se lancer dans de nouvelles aventures guerrières. Elle a entrepris de gigantesques travaux d'équipement et d'industrialisation. C'est en partie parce que la guerre de Corée menaçait la réalisation de ces plans — d'ailleurs généralement considérés comme trop ambitieux — qu'elle a décidé d'arrêter les frais.

3. — Le Département d'Etat estime que la mort de Staline a renforcé la position de la Chine par rapport au Kremlin. Mao Tse Tung parle d'égal à égal avec Malenkov. C'est lui qui aurait imposé l'arrêt des hostilités. C'est lui qui demanderait à Moscou d'insister auprès des Occidentaux pour la conférence à cinq.

4. — La rupture au profit du bloc soviétique du monopole atomique américain, jointe à la formidable supériorité des communistes dans le domaine des effectifs, condamne pratiquement toute aventure militaire occidentale sur le continent asiatique.

Le « roll-back » (la libération) dans le cas de l'Asie appartient donc au passé. On en est revenu — semble-t-il — au « containment », c'est-à-dire l'acceptation du statu quo.

En même temps, les Etats-Unis voient grandir en France le mouvement politique pour la négociation en Indochine. Comme il ne leur paraît ni possible ni même souhaitable, dans l'atmosphère actuelle, de prendre la relève des troupes françaises, ils sentent, là aussi, qu'un règlement général en Asie sera bientôt inévitable. La reconnaissance de la Chine communiste en sera une étape. C'est pourquoi, dès maintenant, ils y préparent leurs alliés de Formose et de Corée.

La diplomatie occidentale va peut-être s'orienter vers la sagesse : donner aux nationalistes asiatiques — même communistes — la possibilité de contrebalancer l'influence de Moscou par l'établissement de relations normales avec les pays d'Occident.

M. Coty a encore 15 jours

M. René COTY

L'entrée en fonction de M. René Coty, le 17 janvier, doit logiquement marquer l'ouverture d'une crise gouvernementale.

Mais dès le lendemain de l'heureux dénouement de l'imbroglio versaillais, une rumeur courait les couloirs du Palais-Bourbon : le nouveau président de la République refuserait la démission du président du Conseil, ainsi offerte en don de joyeux avènement. On ajoutait même que M. René Coty en avait pris l'engagement avant le scrutin décisif.

C'était méconnaître à la fois l'indépendance d'esprit et la prudence du nouveau chef de l'Etat. M. Coty n'avait certainement pas improvisé, sur un sujet aussi grave, une décision qu'il avait trois grandes semaines pour arrêter. Les rumeurs ainsi répandues, dans un but qui ne saurait être désintéressé, visent de façon évidente à lui forcer la main.

A l'appui de leur thèse, les tenants d'un maintien en place du Cabinet Laniel invoquent divers arguments dont : « Quatre fois, sous la IIIe République, le nouveau chef de l'Etat a refusé la démission du gouvernement en place. Sa carrière s'est poursuivie sans difficultés. »

Ces précédents sont sujets à caution puisque, sous la IIIe République, il n'y avait pas d'investiture du président du Conseil, mais une simple approbation par le Parlement, à la majorité simple, de la composition de son gouvernement. La seule interprétation conforme à l'esprit de la Constitution ferait obligation à M. Laniel d'obtenir, en cas de refus de sa démission, la confirmation du contrat qui le lie à sa majorité — c'est-à-dire les 314 voix de l'investiture.

Hydrocortisone et eczéma

LES médecins, déçus généralement par la cortisone, ont reporté momentanément leur affection sur sa cousine germaine, l'hydrocortisone, Les succès les plus spectaculaires ont été remportés en dermatologie. En pommade à 1 ou 2 0/0, l'hydrocortisone agit quasi miraculeusement dans l'eczéma, qu'il soit allergique, séborrhéique, ou d'origine supposée nerveuse. Des nourrissons couverts de dartres et de squames ont été « blanchis » en quelques jours. Les résultats, si la cause persiste, ne sont que provisoires, mais les récidives cèdent à de nouvelles applications, ce qui n'est tout de même pas à dédaigner, d'autant que le produit, jusqu'à nouvel ordre, ne donne jamais lieu à des phénomènes d'intolérance. Dans les cas rebelles, on injecte le médicament dans le derme proche de la lésion, ce qui donnerait la paix au patient souvent pendant six mois. Pour d'autres dermatoses, comme le psoriasis ou le lupus érythémateux, échec total.

Le droit de grève en Allemagne

BIEN que la Constitution de l'Allemagne Occidentale reconnaisse le droit de grève, les récents arrêts de travail y ont donné lieu à une série de litiges entre employeurs et organisations syndicales.

Essayant de dégager les lignes générales de la jurisprudence en la matière, le professeur Schröder, éminent juriste allemand, arrive aux conclusions suivantes. Sont considérées comme illégales ; les « grèves politiques » dirigées contre le gouvernement ou le régime établi; les grèves visant à obtenir l'engagement ou le licenciement d'une ou de plusieurs personnes en raison de leur appartenance (ou non-appartenance) à un groupe politique, confessionnel ou racial. Sont également interdites les grèves susceptibles d'entraîner la ruine de l'employeur (l'expression employée par M. Schröder est « l'anéantissement économique de l'adversaire ») ou de lui causer un dommage disproportionné à l'objet du conflit. D'une façon générale, aucune grève ne peut être déclarée si elle n'a été précédée d'une tentative de conciliation.

Enfin — interprétation inédite — une grève n'est admissible que si elle vise à régler les conditions de travail dans l'ensemble d'une branche de l'économie. En d'autres termes, un conflit entre employés et employeurs d'une entreprise déterminée ne saurait justifier l'arrêt du travail dans cette entreprise.

Suit une liste imposante de « délits contre la liberté du travail » : « mise en place de piquets de grève », établissement de « listes noires de briseurs de grève », menace de boycottage, etc.

La guerre avant trente ans

L'INSTITUT ROPER (concurrent de Gallup) tire d'un sondage d'opinion publique qu'il vient de mener la conclusion que les Américains s'attendent, en majorité, à une nouvelle guerre dans un délai inférieur à trente ans.

Ce pessimisme ne les empêche pas, cependant, de croire à l'efficacité des organisations internationales pour éviter la catastrophe.

Voici quelques chiffres caractéristiques :

— il n'est pas question que les Etats-Unis puissent demeurer à l'écart d'une guerre en Europe (81 0/0), ou en Asie (60 0/0) ;

— en cas de guerre, les Etats-Unis subiront des dommages atomiques considérables (82 0/0) ;

— il faut déclencher une guerre préventive contre la Russie (6 0/0) ;

— les Etats-Unis doivent se désintéresser des affaires mondiales (9 0/0) ;

— de toute façon, il est trop tard pour des plans capables d'éviter une guerre (7 0/0) ;

— il faut renforcer les Nations Unies (35 0/0) ;

— mais une guerre éclatera sûrement avant trente ans (55 0/0).

Les Mau-Mau sont des bêtes sauvages

LES Anglais, selon George Orwell, sont des gens « qui ne s'entretuent pas ». Ils pensent respecter mieux que d'autres les droits de l'individu et des minorités. Aussi la réprobation générale tombe-t-elle, en Angleterre, sur quiconque ose insinuer que les soldats britanniques ne se conduisent pas toujours d'une façon parfaite.

Or, depuis des mois, quelques députés travaillistes dénoncent inlassablement aux Communes les méthodes de répression en vigueur au Kenya. Tous les exemples, tous les témoignages ont cependant été accueillis avec indignation, non seulement du côté gouvernemental, mais aussi sur les bancs de l'opposition. « Le « Tommy », leur a-t-on répondu, est à la fois le plus courageux et le plus humain de tous les soldats. »

La persistance des critiques a néanmoins fini par aboutir à un résultat pratique : le gouvernement a envoyé à Nairobi une commission d'enquête. On a ainsi appris que, dans les opérations de nettoyage, le nombre des Mau-Mau réels — ou présumés tels — qui ont été tués, est de deux à trois fois supérieur à celui des blessés et des pri-

Un groupe de Mau-Mau

sonniers. Comme le souligna le député travailliste Maurice Edelman, cette proportion est « sans précédent dans toute l'histoire militaire » et s'explique difficilement sans admettre que les forces de l'ordre « tirent d'abord et posent des questions ensuite ».

Mais un député bevaniste, M. Tom Driberg, vient de livrer au public la pièce la plus accablante du dossier. Il s'agit d'un reportage publié dans le journal du « Devonshire Regiment » et qui fait le récit des exploits de cette unité. A peine arrivée sur les lieux, la première compagnie s'enorgueillissait de pouvoir inscrire un tué « à son tableau ». Mais, comme la quatrième compagnie en avait fait autant, « le prix de cinq livres sterling attribué par le commandant dut être partagé ». Le passage le plus instructif souligne que, dans l'un des secteurs, « le manque de Mau-Mau était, dans une certaine mesure, compensé par l'abondance d'éléphants, de rhinocéros, de babouins et de chevreuils ». Voilà qui éclaire sans doute l'attitude contradictoire de tant de Britanniques : le respect de l'individu et les droits de l'homme ne sauraient évidemment s'appliquer aux bêtes sauvages.

Conférence de Berlin jusqu'en été

LA réunion des Quatre sera-t-elle aussi longue que les négociations de Pan-Mun-Jom ? Certains symptômes permettent de penser que les intéressés s'y préparent.

Tout d'abord, le docteur Mahler, chef du service des immeubles municipaux à Berlin-Ouest, a informé ses collaborateurs, à titre confidentiel, que les autorités américaines envisageaient une construction massive d'habitations : villas particulières pour les personnalités, appartements pour leurs secrétaires. Toujours aux dires de M. Mahler, les crédits destinés à financer cet « urbanisme diplomatique » seraient considérables.

Autre signe : le parti socialiste unifié (communiste) a ajourné à une date indéterminée son congrès initialement prévu pour juillet prochain. Il faut deux mois au moins pour procéder aux élections des délégués et pour leur faire assimiler la « ligne générale » du parti, et cette ligne sera déterminée par les résultats de la réunion des Quatre. Il semble donc que les dirigeants du parti n'escomptent pas la fin de la conférence avant avril ou mai.

De son côté, Moscou semble estimer que le moment est venu de prouver à l'opinion occidentale qu'avoir accepté de négocier ne signifie pas être faible. Aussi les journaux de l'Allemagne Orientale ont-ils été enjoints de publier des articles consacrés à la puissance de l'armée soviétique, et à la supériorité de ses chars d'assaut et de ses avions à réaction. A l'appui des démonstrations théoriques, de nouveaux contingents de troupes russes, des blindés en particulier, arrivent tous les jours en Allemagne Orientale dont les casernes sont archibondées. Enfin, le gouvernement soviétique aurait assigné des sommes importantes au renforcement de la police populaire.

Les managers au pouvoir en U. R. S. S.

UN court communiqué du Soviet Suprême vient d'annoncer la promotion de cinq ministres du gouvernement aux postes de vice-présidents du Conseil. On sait que, le lendemain même de la mort de Staline, une réduction des postes ministériels a eu lieu en même temps que la création d'une sorte de cabinet restreint composé du président du Conseil et de quatre adjoints.

Les nouvelles nominations signifient donc un élargissement considérable de ce petit cercle qui se trouvait à la tête du gouvernement de l'U.R.S.S. Ce qui est plus significatif encore, c'est que les nouveaux vice-présidents du Conseil : MM. Tevosian, Piervoukhine, Sabourov, Malichev, Kosygin sont tous des ministres des secteurs économiques et ont fait leur carrière sur le plan de l'industrie et non de la politique. On les considère comme des représentants-types de la technocratie soviétique et il est intéressant de remarquer que M. Sabourov, chef de la Commission du Plan, et M. Piervoukhine — tous deux d'ailleurs membres du Bureau politique — ont même passé une partie de leur vie aux Etats-Unis pour examiner les méthodes de travail dans les industries américaines les plus modernes.

Avec cette promotion massive de technocrates aux leviers de commande, les dirigeants des principaux secteurs de l'industrie seront maintenant plus nombreux dans le cabinet restreint soviétique que les spécialistes politiques de la vieille et de la jeune garde communiste.

Pas “on speaking terms”

L'HEBDOMADAIRE « NEWSWEEK » ouvre, cette semaine, son numéro sur cette information :

« La Sûreté nationale, la fameuse police secrète française, est à tel point noyautée par des agents communistes, que les services de renseignements américains et britanniques refusent maintenant d'échanger avec elle la moindre information. »

Le choix cinématographique des Anglais

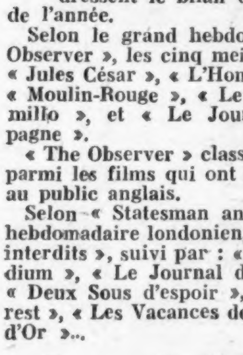
COMME chaque année, les critiques cinématographiques des grands hebdomadaires anglais dressent le bilan des meilleures productions de l'année.

Selon le grand hebdomadaire dominical « The Observer », les cinq meilleurs films de 1953 sont : « Jules César », « L'Homme des Vallées perdues », « Moulin-Rouge », « Le Petit Monde de Don Camillo », et « Le Journal d'un Curé de campagne ».

« The Observer » classe également « Geneviève » parmi les films qui ont procuré le plus de plaisir au public anglais.

Selon « Statesman and Nation », l'autre grand hebdomadaire londonien, la palme revient à « Jeux interdits », suivi par : « Moulin-Rouge », « Le Médium », « Le Journal d'un Curé de campagne », « Deux Sous d'espoir », « La Conquête de l'Everest », « Les Vacances de M. Hulot », « Le Carosse d'Or »...

La maladie occidentale en Arabie



Le Roi SEOUD

En Arabie séoudite, où sont investis d'importants capitaux américains, on assiste, pour la première fois depuis le début des siècles, à un « mouvement social ». Les 13.000 ouvriers de la Compagnie pétrolière Aramco se sont mis en grève pour obtenir un salaire de base mensuel de 42 dollars (les ouvriers des entreprises indigènes en touchent 3 !) plus 240 dollars d' « indemnité de subsistance », ainsi que des conditions de logement similaires à celles dont bénéficie le personnel américain, y compris la climatisation des baraquements.

Les négociations, accompagnées de bagarres, ayant duré deux mois sans avoir abouti à un résultat, l'administration de l'Aramco a fini par faire appel au nouveau roi Séoud. « Nous acceptons les dons de l'Occident, mais non son esprit », a précisé celui-ci en envoyant des troupes dans la région pétrolière pour « expliquer aux ouvriers que le Coran n'admet pas la grève ». Il va sans dire qu'une fois les « agents communistes » arrêtés, l'ordre a été rétabli.

Cependant, la presse américaine elle-même trouve « anormal » que le gouvernement de l'Arabie séoudite touche, des compagnies américaines, 200 millions de dollars par an, que 16 0/0 du revenu national soient absorbés par les 10.000 personnes faisant partie de la cour royale, et que le reste en aille aux chefs des tribus, alors que l'ensemble de la population vit dans des conditions misérables.

1953 * L'EXPRESS * 1954

LE SENS DE L'ANNEE

ELIZABETH II
Symbole d'une fierté neuve

JOE MAC CARTHY
L'exemple suivi

HO CHI-MINH
Le silence rompu

LE monde a un an de plus. A son âge, ça ne compte guère. Mais à la mesure des activités humaines, un an c'est long, c'est lourd, c'est important.

En récapitulant l'ensemble des événements qui ont tissé 1953, on constate que dix événements capitaux et leurs conséquences ont dominé l'année et lui ont donné son poids historique. Ce sont :

1) La mort de Staline ;
2) Le couronnement ;
3) La crise politique française ;
4) La révolte de Berlin ;
5) L'armistice en Corée ;
6) L'annonce de la bombe « H » soviétique ;
7) La déposition du sultan du Maroc ;
8) La victoire d'Adenauer ;
9) L'affaire Dexter White ;
10) L'interview d'Ho Chi-Minh.

Ils s'inscrivent autour de : Elisabeth, Adenauer, Ho Chi-Minh, Mac Carthy, Malenkov, Mendès-France.

De ces dix événements capitaux naîtra l'avenir. Nous les étudierons à la page suivante, avec leurs corollaires, leurs résonances et les pronostics qu'on peut raisonnablement en tirer pour 1954.

Restent les autres, petits ou moins grands, futiles ou graves, qui ont donné à l'année sa physionomie particulière et fugitive, aux hommes des raisons de s'émouvoir ou de sourire, de réfléchir ou de se déchirer, de vivre ou de mourir.

Nous tiendrons pour rien le menu train-train annuel et noterons seulement pour mémoire qu'il y a eu en 1953, comme il y aura en 1954, des démissions fracassantes à la Comédie-Française, des démentis du Quai d'Orsay, une nouvelle pièce sur Jeanne d'Arc, une offensive de baisse sur la viande, un prix Goncourt édité chez Gallimard, de spectaculaires opérations contre les fraudeurs et un fiancé pour Margaret.

Cependant, pour la première fois depuis trente-quatre ans, il n'y aura pas de candidature Fernand Gregh à l'Académie : il y est.

Hors ces détails monotones, que reste-t-il de 1953 ?

Dans dix ans, on dira : « Les Finaly, qui est-ce ? » Mais pour ces deux enfants perdus et retrouvés, les plus antiques passions se sont rallumées.

Dans dix ans, on dira : « Les Rosenberg, qui est-ce ? » Mais pour ce couple supplicié, le monde a frémi.

On tremblait devant Slansky et Beria. Ils n'auront plus jamais, eux, l'occasion de trembler.

Maurice Thorez est rentré. André Marty est sorti. Mossadegh s'est recouché.

Les lapins sont tombés comme des gouvernements et quelques noms et mots nouveaux sont entrés dans notre vocabulaire : myxomatose, Boutemy, C.E.D., Garap, Dominici, plancton, Laniel, Mau-Mau, trafic de piastres, Crapote et Cinémascope.

Il semble que seul le dernier ait de l'avenir.

La terre a tremblé en Grèce, la mer s'est déchaînée contre la Hollande, le pétrole a jailli à Lacq.

Les Anglais sont montés sur l'Everest, les Français sont descendus à Versailles, les Américains se sont agités à Formose, tout le monde s'est déconsidéré à Trieste.

Si de grands livres ont été écrits, aucun n'a été publié. Si de grandes pièces ont été conçues, aucune n'a été jouée. Si de grandes symphonies ont été composées, aucune n'a été entendue. Dans le domaine de la création artistique, 1953, chantonné sur l'air de Limelight, se termine sous le signe de la stérilité. Aucun événement ne mérite vraiment d'être retenu.

L'auteur de l'année au cinéma et au théâtre, c'est Shakespeare, ce qui ne nous rajeunit pas.

En revanche, médecins et savants ont été fertiles : hibernation artificielle et actynomycine, le nouvel antibiotique actif contre certains cancers, nous donneront les chances de survie que la bombe à hydrogène nous enlève.

La musique a perdu Jacques Thibaud et Prokofieff, Louis Beydts et Django Reinhardt.

La peinture a perdu Dufy et Kisling.

Le cinéma a perdu Pudovkine et quelques millions de spectateurs.

Le théâtre a perdu Eugène O'Neill et Bernstein.

L'or a perdu sa valeur de refuge.

L'Angleterre a eu la douleur de perdre la reine Mary et le match de football contre la Hongrie par 6-3.

L'Amérique a perdu Taft; la Tchécoslovaquie, Gottwald; l'Allemagne, Schumacher, et l'Arabie, Ibn Seoud.

Les lettres ont perdu Maurras et Jérôme Tharaud. Le sport a perdu Nuvolari.

Gasperi a perdu ses élections, tandis qu'avec le Concordat et l'accord américain, l'Espagne s'est refait une situation.

Le gouvernement français a perdu la face dans l'affaire de l'Ecole nationale d'Administration.

Le docteur Kinsey a mis les femmes en équations.

Le Vatican a mis les prêtres-ouvriers en accusation.

La Pologne a mis le cardinal Wyszinski en prison.

La fille de Stafford Cripps a épousé un homme de couleur. Une femme de couleur, Mme Pandit, a été élue à la présidence de l'O.N.U. Un docteur de couleur, Jagan, a défié la Couronne britannique en soulevant la Guyane contre ses maîtres.

Enfin la République a trouvé un Président.

De l'incessant bouillonnement du monde, voilà l'écume à la surface de 1953.

GEORGES MALENKOV
La priorité au consommateur

PIERRE MENDES-FRANCE
L'espoir aperçu

KONRAD ADENAUER
L'Allemagne ressuscitée

I. — LA MORT DE STALINE

LE 6 mars 1953 la mort du dictateur soviétique, Joseph Staline, secrétaire général du Parti communiste bolchevique d'U.R.S.S. depuis 1920... est annoncée à Moscou et dans le monde entier.

C'est l'événement dont tout le monde parlait, en Occident, depuis tant d'années de guerre froide, comme étant le seul « susceptible de changer quelque chose en Russie ». Quand il arrive on n'y croit plus. Les commentateurs « sérieux » réputés experts en questions soviétiques, et surtout les diplomates, démontrent au public que rien ne peut changer dans la politique russe, sinon peut-être en pire car les dictateurs plus jeunes qui vont hériter du grand homme sont des communistes de naissance, plus inébranlables, plus fougueux et plus hermétiques encore.

Pourtant les choses vont changer. Lentement, par touches successives, il semble que la nouvelle direction soviétique choisisse une politique assez

Laurent Beria et Georges Malenkov veillent Joseph Staline

→

différente de celle du Staline des dernières années.

Les neuf médecins, en majorité juifs, accusés par Staline de complot contre l'Etat (13 janvier) sont réhabilités par la nouvelle direction (3 avril). La police d'Etat, ou M.V.D., est au contraire mise en accusation, ce qui prépare l'arrestation par Malenkov de son rival direct le maréchal Béria (10 juillet), qui sera fusillé le 23 décembre. Ainsi est réglée la succession.

La nouvelle politique de Malenkov, et de son équipe de technocrates, est surtout d'ordre intérieur : au lieu de continuer un effort intensif d'investissements dans les industries de base, les chefs soviétiques donnent la priorité, pour la première fois depuis la révolution de 1917, à la production de biens de consommation. Le bien-être de la présente génération, toujours sacrifié jusqu'ici à la construction de l'avenir, semble devenir l'objectif officiel. Cette transposition — si elle se confirme dans les faits — est l'équivalent d'une révolution intérieure. Elle est annoncée d'abord par Malenkov (le 8 août), puis par son bras droit, le nouveau premier secrétaire du parti communiste, Nikita Krouchtchev, devant le Comité central du 3 au 7 septembre.

A l'égard du monde extérieur cette transformation entraîne une diplomatie soviétique orientée, en principe, vers la détente et une longue période de paix. Sinon, les promesses faites au peuple russe ne pourraient pas être tenues, ce qui serait dangereux pour des hommes encore peu solides à leurs postes. Quelques symptômes le confirment : reprise des relations diplomatiques avec la Yougoslavie (15 juin), liberté de circulation aux diplomates étrangers (22 juin), acceptation de la conférence à quatre (décembre), enfin réponse positive aux propositions de collaboration atomique du président Eisenho[wer] (22 décembre).

POUR 1954

L'orientation soviétique vers une politique in[té]rieure d'élévation du niveau de vie et une p[oli]tique extérieure de détente (qui sont complém[en]taires) devrait logiquement s'accentuer. Quelq[ues] économistes, en France d'abord, dès le début [de] 1953, puis récemment en Amérique, ont [eu l']aperçu que la compétition entre le monde com[mu]niste et l'Occident allait maintenant se li[vrer] dans le domaine économique. Dans cinq ans p[eut-ê]tre, et dans dix ans au plus, si la France [et] l'Europe ne progressent pas, les masses sov[iéti]ques auront un niveau de vie supérieur à c[elui] des Français, Italiens, Belges... La partie se[ra] alors perdue. L'année 1954 montrera si l'Eur[ope] occidentale est capable de réagir.

II. — LE COURONNEMENT D'ELISABETH

Churchill en grande tenue de couronnement

Le 2 juin 1953, la reine Elisabeth d'Angleterre a été couronnée à Londres au milieu d'une pompe exceptionnelle, en présence des chefs d'Etat et des ambassadeurs venus du monde entier.

C'est d'abord un triomphe de la publicité.

Le gouvernement anglais a su profiter de cette occasion spectaculaire, et la préparer avec minutie, pour la transformer en une apothéose du renouveau de la puissance impériale britannique.

C'est l'occasion pour Sir Winston Churchill, le grand premier ministre des années de guerre, d'apparaître comme le grand premier ministre aussi de la paix et l'homme le plus capable d'amener l'Ouest et l'Est à se développer côte à côte pacifiquement.

Par une coïncidence éclatante, cette même année du couronnement est celle où l'Angleterre prend la tête des techniques aéronautiques dans le monde en lançant le magnifique appareil à réaction « Comet » sur les lignes de l'aviation commerciale, avec deux ans d'avance sur les Américains. Et le jour du couronnement, le 2 juin, est celui où l'on annonce la victoire de l'équipe d'alpinistes britanniques, conduite par Sir John Hunt sur le plus haut sommet du monde, l'Everest.

Est-ce le bouquet final d'un feu d'artifice, ou [le] début d'un renouveau de gloire et d'influence d[ans] les affaires mondiales ?

La rencontre des Bermudes (le 4 décembre) [pro]posée par les Anglais, entre MM. Eisenhower, Ch[ur]chill et Laniel, semble indiquer que la diplom[atie] britannique ne peut plus, comme elle l'espérait, [ras]sembler derrière elle l'Occident, car l'Amérique [ne] se laisse pas conduire et poursuit ses propres [des]seins.

Le couronnement a été l'apothéose, le fruit [des] années de courage de l'après-guerre ; la réunion [des] Bermudes semble annoncer le déclin de la di[plo]matie churchillienne.

POUR 1954

L'Angleterre a fait tous les efforts possibles p[our] renouer la tradition, du temps de guerre, de [l'al]liance intime avec l'Amérique. Elle a échoué. [Elle] n'a fait aucun effort pour reprendre la tête de l['or]ganisation européenne. Si elle continue, elle va p[er]dre sur les deux tableaux. Il semble que l'an[née] 1954 devrait amorcer une évolution britanni[que] vers le continent européen ; à la condition que [les] formules d'union proposées par la France so[ient] susceptibles de rallier les Anglais.

III. — LA CRISE POLITIQUE FRANÇAISE

Le 4 juin 1953, un jeune leader du parti radical-socialiste, Pierre Mendès-France (45 ans), se présente devant l'Assemblée nationale française pour solliciter son investiture comme président du Conseil. C'est la séance peut-être la plus émouvante depuis 1945. Mendès-France représente, aux yeux des milieux politiques, le grand changement : nouvelle politique économique, nouvelle politique indochinoise, africaine, militaire, sociale, nouvelle conception des rapports entre alliés atlantiques. Mais tout cela n'est pas encore connu de l'opinion publique. En une séance et un discours, le nom de l'orateur devient un symbole de renouveau à travers la France.

Le lendemain 5 juin, Mendès-France qui a bouleversé les états-majors des partis et emporté derrière lui la majorité du M.R.P. et du parti socialiste contre leurs leaders, voit cependant son investiture refusée : 301 voix pour, soit 13 voix de moins que la majorité requise.

Cette « crise de juin » n'est qu'un début. Elle se prolonge par l'échec successif ou le refus de MM. Bidault, Marie, Pinay et elle se termine par l'investiture, dans la lassitude générale, de M. Joseph Laniel, qui reprend, à peu de chose près, les mêmes hommes dans son gouvernement.

Cependant la crise de juin a, pour la première fois, secoué l'opinion. La sensibilité du pays, sa désaffection envers les mœurs politiques courantes et l'impuissance au moins apparente de ses dirigeants, sont mises à vif. Un sentiment de tristesse, et même de désarroi, semble se manifester devant le retour aux hommes, aux slogans et aux méthodes de toutes les années passées.

Par surprise, et en pleines vacances, éclatent les grèves généralisées du mois d'août. Il semble bien que les quelques décrets pris par MM. Laniel et Faure ne soient qu'un prétexte; les raisons profondes sont plutôt dans une sorte de répugnance à voir le pays condamné à l'immobilité et le manque de perspectives d'avenir.

En fin d'année, le spectacle du Congrès du Parlement, à Versailles, très mal compris par l'opinion, vient relancer le désir de changements profonds. La crise ouverte en juin dure toujours.

POUR 1954

Le renouveau des mœurs politiques françaises, le changement des hommes au pouvoir, un plan courageux et cohérent de redressement sont-ils proches ? En toute objectivité la réponse apparaît négative. Les chances sont à trois contre un que la révolution interne qu'espère le pays ne se fasse pas encore cette année. Cependant la partie n'est pas perdue, même s'il faut encore attendre. Un grand pas a été fait : la prise de conscience.

M. Laniel : fruit de la crise de juin

IV. — LA REVOLTE DES OUVRIERS DE BERLIN

Des pierres allemandes contre les tanks soviétiques

Le 17 juin 1953, une action revendicatrice naît spontanément dans les quartiers ouvriers de Berlin-Est. En 24 heures, elle devient une véritable émeute. La police du gouvernement communiste allemand est débordée et se montre incapable de maîtriser la révolte. L'armée d'occupation soviétique est obligée d'intervenir. Des images terriblement significatives deviennent des documents photographiques distribués dans le monde entier : des ouvriers lançant des pierres et des barres de fer contre les tanks de l'armée rouge, héritière de la révolution ouvrière d'octobre 1917.

L'origine de cet événement chargé de sens, le premier de son espèce dans l'histoire des pays communistes, semble être la faillite de la gestion économique des satellites européens. En Allemagne orientale, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, un rationnement de temps de guerre et une austérité sans justification apparente constituent une véritable provocation au peuple. La raison en est, d'abord, la ponction opérée par l'U.R.S.S., puis l'effort excessif d'investissement et de réarmement.

La révolte de Berlin est un signal d'alarme. En même temps, le gouvernement tchèque reconnaît officiellement que des grèves et des émeutes se sont produites en plusieurs points du territoire (2, 15, 20 juin).

L'U.R.S.S. va modifier sa politique envers [les] satellites et donner de nouvelles instructions.

En Hongrie, les camps de travail sont fe[rmés] et une partie du commerce rendue à l'initi[ative] privée (4 juillet). Les mesures draconie[nnes] prises contre l'absentéisme ouvrier sont abr[ogées] en Tchécoslovaquie (7 juillet). Abandon du [pro]gramme de collectivisation agraire en Ho[ngrie] (7 juillet). Priorité aux biens de consomm[ation] dans toutes les industries satellites (15 sep[tem]bre).

POUR 1954

Est-ce que la révolte de Berlin et les [autres] symptômes du mécontentement dans les satellites permettent de prévoir un effondre[ment] du régime communiste ? Certainement pa[s, tant] que l'armée rouge est sur place. Mais il [est] évident que des élections libres, en Alle[magne] orientale par exemple, signifieraient un é[croule]ment du communisme.

Or il n'y a que deux moyens de faire [partir] l'armée rouge : la guerre ou la négociation. [Per]sonne, en Occident, ne songe à faire la [guerre]. Si l'on veut négocier, il faut savoir ce qu['on] est prêt à abandonner en échange. Le réarm[ement] de l'Allemagne ?

V. — LA SIGNATURE DE L'ARMISTICE EN CORÉE

LE 27 juillet 1953, les représentants des armées chinoise et nord-coréenne ont signé avec les délégués américains, représentant les troupes internationales de l'O. N. U., un armistice mettant fin aux hostilités qui duraient depuis le mois de septembre 1949 en Corée.

Les négociations pour aboutir à cet armistice se prolongeaient depuis deux ans. Le monde s'était habitué à cette guerre larvée, étrange phénomène nouveau comme toutes les manifestations de la guerre froide. On ne croyait plus à sa fin officielle et l'on n'y attachait même plus une très grande importance. Cependant, le « cessez-le-feu » en Corée constitue un fait politique majeur. Les Chinois et les Américains ne s'entre-tuent plus. Une nouvelle ère peut bientôt s'ouvrir dans les relations de l'Occident avec l'Asie.

Entre le début et la fin de la guerre de Corée, les Américains ont perdu 150.000 hommes (tués, blessés ou disparus). Les ravages politiques ont été beaucoup plus graves encore — si une telle comparaison est permise — que les pertes humaines. Le fait que l'Amérique soit en guerre (et une guerre de toute la nation, non pas celle d'un corps expéditionnaire fait de volontaires ou de militaires de carrière) contre une puissance communiste est responsable en grande partie de l'ascension fulgurante de démagogues comme le sénateur Mc Carthy. La diplomatie américaine, si clairvoyante du temps de l'aide Marshall, et si prompte à se porter au secours de la Corée, a vu sa liberté de jugement et de décision gravement amputée par le développement de l'obsession anticommuniste dans l'opinion.

Mais la guerre de Corée a aussi provoqué un rapide et très efficace effort de réarmement aux Etats-Unis. C'est de cette guerre qu'est née véritablement la puissance militaire moderne de l'Amérique. Et c'est cette force nouvelle qui permet l'équilibre dans le monde, face à l'Union Soviétique, donc qui assure les chances de la paix.

POUR 1954

La guerre ne reprendra probablement plus en Corée, même si le leader sud-coréen, Syngman Rhee, essaye de marcher vers le Nord avec ses troupes. Au fur et à mesure que s'estompera l'atmosphère de cette guerre, l'opinion américaine deviendra plus compréhensive à l'égard des négociations possibles avec les puissances communistes et peut-être même de la reconnaissance de la Chine. La Russie et la Chine ont compris que l'Amérique ne laisserait pas passer une agression militaire sans réagir. La guerre de Corée a peut-être été le vaccin qui permettra d'éviter le fléau : la guerre totale.

A Pan Mun Jom (Corée), la tente des négociation", gardée par les « volontaires » communistes chinois

VI. — LA BOMBE A HYDROGÈNE SOVIÉTIQUE

LE 8 août 1953, durant la session du Soviet Suprême, Georges Malenkov annonce que l'U.R.S.S. possède le secret de l'arme thermonucléaire, connue sous le nom de « bombe à hydrogène », qui peut être 10, 20 ou 100 fois plus puissante que la plus puissante bombe atomique, à volonté.

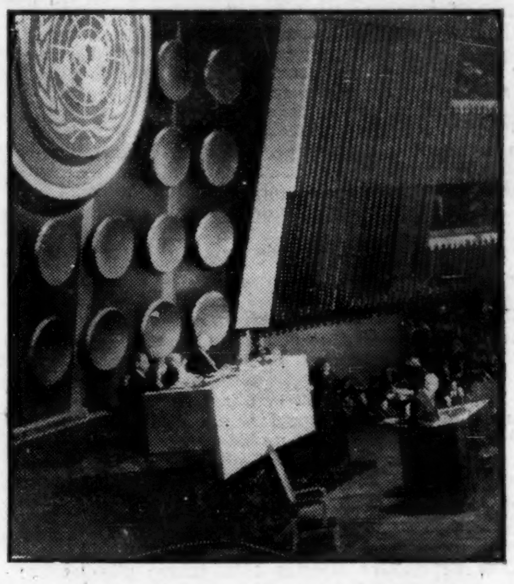
Les Américains avaient déjà montré, au début de l'année, qu'ils avaient la bombe H. Les experts prévoyaient, en général, une avance d'au moins deux ans sur l'Union Soviétique dans ce domaine. L'annonce de Malenkov est donc accueillie avec scepticisme en Occident.

Cependant, au début de novembre, les services de détection américains observent, sur le territoire russe, une explosion d'origine thermonucléaire. Le gouvernement des Etats-Unis l'annonce officiellement. Et, quelques jours plus tard, Moscou confirme qu'il s'agit bien de la bombe à hydrogène, dont l'U.R.S.S. détiendrait déjà « un stock ».

C'est la nouvelle la plus sensationnelle, et même peut-être la plus importante, de l'année. Elle transforme les perspectives politiques.

D'une part, elle rompt le complexe d'infériorité soviétique à l'égard de la puissance militaire américaine et peut donc promouvoir une attitude plus intelligente et plus compréhensive de la diplomatie soviétique.

D'autre part, elle met un point final au débat qui revenait de temps à autre dans l'opinion américaine sur : « Pourquoi ne pas se débarrasser, une fois pour toutes, de la menace rouge par une guerre atomique rapide ? »



Le discours atomique d'Eisenhower à l'O.N.U.

Seuls, quelques hommes politiques ou chefs militaires passionnés adoptaient cette argumentation de guerre préventive. Mais ils représentaient un facteur non tout à fait négligeable. L'annonce de la bombe russe renforce, au contraire, beaucoup la théorie de ceux qui, en Amérique, déclarent que « la coexistence pacifique » avec le monde communiste est indispensable et que la négociation avec Moscou doit donc constamment être recherchée.

C'est ce qui permet, un peu plus tard, au Président Eisenhower, de proposer, dans un discours remarquable à l'O.N.U., une collaboration atomique avec l'U.R.S.S., pour le développement des sources d'énergie dans le monde (9 décembre).

POUR 1954

Un fait brutal doit être constamment présent à l'esprit : la dictature toute puissante a maintenant à sa disposition l'arme suprême. D'où :

1° La nécessité, pour l'Occident, de conserver et de développer des moyens de représailles éventuelles. Grâce à l'Amérique, cet équilibre peut être maintenu ;

2° La nécessité de provoquer inlassablement des occasions de négocier, car la guerre est devenue — pour tout le monde — la catastrophe absolue et le comble de l'absurdité.

VII. — LA DÉPOSITION DU SULTAN DU MAROC

LE 20 août 1953, le sultan du Maroc, Sidi Mohammed Ben Youssef, est déposé par le représentant de la France, le général Augustin Guillaume, et remplacé par Sidi Mohammed Moulay Ben Arafa, à la suggestion d'El Glaoui, pacha de Marrakech et des tribus qu'il a rassemblées.

C'est l'aboutissement d'une opération préparée de longue date à Paris, à Rabat et à Marrakech, par tous ceux qui — Français et Marocains — étaient convaincus que la présence sur le trône chérifien de Ben Youssef rendait impossible la collaboration avec la France. C'est en particulier la conviction des Français installés au Maroc. C'est celle, à Paris, du maréchal Juin et de M. Martinaud-Déplat, ministre de l'Intérieur, qui menèrent la campagne pour la déposition du sultan.

Au gouvernement, le ministre des Affaires étrangères, M. Georges Bidault, et le Président du Conseil, M. Joseph Laniel, sont plutôt hostiles à cet acte arbitraire, mais ils sont pris, dans les derniers jours, par l'évolution rapide des événements dont ils ne peuvent plus contrôler le déroulement. Deux ministres y sont formellement opposés, M. Edgar Faure, ministre des Finances, et M. François Mitterrand, ministre d'Etat. Le premier proteste violemment dans une lettre confidentielle au Président de la République, mais reste au gouvernement, en raison des difficultés sociales déclenchées par son programme financier. Le second démissionne 15 jours plus tard pour protester contre le refus du ministre des Affaires étrangères de préparer ou même de discuter un programme de réformes au Maroc.

Depuis, à l'immobilisme de la France, répondent des attentats de plus en plus nombreux au Maroc. Le 24 décembre, en particulier, une bombe explose au marché de Casablanca, et fait plusieurs dizaines de morts.

POUR 1954

La déposition du sultan, acte plein de dangers pour l'avenir, et qui exacerbe les sentiments nationalistes, avait pour seule justification la mise en vigueur d'un vaste programme de réformes que l'on accusait Ben Youssef de bloquer. Rien n'a été fait. Tout peut encore être sauvé. Mais la politique actuelle, si elle se perpétue, risque de conduire aux plus graves difficultés.

El Glaoui et le Maréchal Juin : les vainqueurs

VIII. — LA VICTOIRE ÉLECTORALE D'ADENAUER

Les affiches électorales d'Adenauer maquillées par les socialistes.

LE 6 septembre 1953, les élections générales en Allemagne de l'Ouest renouvellent avec éclat le mandat du Chancelier Adenauer en donnant la majorité absolue des sièges à la démocratie chrétienne dont il est le chef.

Les élections allemandes ont ainsi sanctionné une équipe politique qui, grâce à des circonstances évidemment exceptionnelles, a réussi à reconstruire en grande partie les ruines de la guerre, à restituer une certaine prospérité à l'économie allemande et surtout à rétablir la puissance politique de l'Allemagne en un temps record au-delà de toute espérance.

La préface à ces élections a d'ailleurs été un voyage spectaculaire du Chancelier Adenauer à

→

Washington et à Londres. Le contraste entre l'attitude d'Adenauer en face de ses interlocuteurs anglo-saxons et celle des ministres français qui l'avaient immédiatement précédé, frappe.

La France quémande une aide dont elle est devenue tributaire, l'Allemagne propose la convertibilité. La France a besoin du soutien militaire américain pour la guerre d'Indochine, l'Allemagne propose d'apporter sa contribution militaire à la coalition. La France dont l'économie est stagnante et le pouvoir politique faible demande des garanties contre la renaissance de l'Allemagne. L'Allemagne parle un autre langage : celui de l'antisoviétisme et les garanties qu'elle demande sont contre la Russie.

Le triomphe électoral d'Adenauer achève la renaissance de l'Allemagne de l'Ouest. Les mois ou les semaines pendant lesquels la France peut encore influer sur le destin allemand, soutenue par les Anglo-Saxons, sont comptés. L'après-guerre avait duré, à partir de 1918, une quinzaine d'années. Cette fois, en moins de huit ans, la puissance allemande est sortie de nouveau de ses cendres.

POUR 1954

Le chancelier Adenauer a joué à fond la carte européenne ; il continuera. Il est sincère. C'est d'ailleurs à la fois l'intérêt de la démocratie en Allemagne et de l'Allemagne sur le continent. Mais cette politique d'intégration repose maintenant sur des bases fragiles, car elle rencontre de grandes résistances en France. Si elle échoue, l'Allemagne n'en retrouvera pas moins sa souveraineté d'une manière ou d'une autre; à moins d'un accord Ouest-Russie qui limiterait cette souveraineté.

IX. — L'AFFAIRE HARRY DEXTER WHITE

Le Président Truman se défend

Le 6 novembre 1953, le ministre de la Justice du gouvernement Eisenhower, M. Herbert Brownell, lance une accusation sans précédent dans la politique américaine contre l'ancien président Truman. Il annonce que le président Truman a nommé à des postes-clés de l'administration, pendant son mandat, M. Harry Dexter White (mort en 1947), en sachant que M. White était un espion communiste à la solde du Kremlin.

Pour prouver son accusation, il produit des rapports de la police secrète — le fameux F.B.I. — sur White et exige que le chef du F.B.I., M. Edgar Hoover, vienne déposer publiquement devant une Commission du Sénat. La déposition du policier n° 1 des Etats-Unis contre l'ancien président est un événement extraordinaire qui bouleverse les traditions. Le multiplicateur de la télévision lui donne un aspect plus dramatique encore.

C'est, d'une certaine manière, un triomphe pour le sénateur Mac Carthy, qui est l'inventeur de l'obsession anticommuniste aux Etats-Unis et qui a toujours prédit que la seule manière pour son parti (Républicain) de gagner les élections serait d'accuser ses ennemis (les Démocrates) d'être « mous » et même « complices » envers le danger de subversion communiste interne.

Joe Mac Carthy a déployé une intense activité à son poste de président de la Commission sénatoriale sur la sécurité interne, pendant l'année. Au mois de février, il s'est attaqué à la « Voix de l'Amérique » (émission officielle des Etats-Unis vers l'étranger) et aux bibliothèques américaines à l'étranger. Il les a fait épurer. Pour s'assurer que le travail était bien exécuté, il a envoyé une équipe d'inquisiteurs, MM. Cohn et Shine (9 au 20 avril), en Europe. Ils ont fait une déplorable impression.

Le président Eisenhower a refusé longtemps de désavouer Mac Carthy. Pour la première fois, le 14 juin, dans un grand discours, il condamne « les brûleurs de livres », mais ne s'en prend pas au sénateur directement.

Après l'affaire White, lancée par son ministre de la Justice, le président se tient un peu à l'écart. Sa position est encore hésitante. Il n'est probablement pas réjoui par l'emploi de ces méthodes, mais il craint d'autre part la défaite électorale pour le parti républicain en 1954.

POUR 1954

Ce sera l'année d'une grande campagne électorale aux Etats-Unis : renouvellement total de la Chambre et d'un tiers du Sénat. Certainement, l'aile droite du parti républicain essaiera d'exploiter au maximum les sentiments de crainte et de haine envers le communisme, quitte à inventer des fantômes comme White. Le président Eisenhower voudrait au contraire se présenter comme l'homme de la détente. C'est une course de vitesse entre deux forces politiques. Mac Carthy a besoin de la guerre et Eisenhower a besoin de la paix.

X. — L'INTERVIEW DE HO CHI MINH

Le 28 novembre 1953 le chef du Viet-Minh, Ho Chi-Minh, par la voie d'un interview à un journal neutre, *L'Expressen* de Stockholm, offre à la France un « cessez-le-feu » en Indochine. Il ne précise ni les modalités, ni les conditions mais il se déclare prêt à discuter avec la France sur un armistice.

Cet interview confirmé ensuite à deux reprises par la radio du Viet-Minh, puis par un discours d'Ho Chi-Minh, est une réponse à l'allusion à un « cessez-le-feu » éventuel faite à la tribune de l'Assemblée nationale quelques jours avant par le président du Conseil français, M. Joseph Laniel.

C'est la première fois depuis six ans qu'une telle occasion se présente, du moins publiquement. En 1947, le même scénario s'était déroulé : appel à l'éventualité d'un armistice par le président du Conseil, M. Ramadier, à la tribune de la Chambre; réponse favorable d'Ho Chi-Minh quelques jours plus tard. Ensuite s'était engagée, par l'intermédiaire du haut-commissaire en Indochine, M. Bollaert, une longue série de prises de contacts avec le Viet-Minh et de décisions contradictoires. Au moment où la négociation pouvait aboutir, le ministre de la Guerre d'alors et le général commandant en chef au Viet-Nam en avaient dissuadé le président du Conseil en lui assurant que la victoire militaire totale n'était plus qu'une question de deux à trois mois.

Quel sera le sort de la paix cette fois-ci? L'offre d'Ho Chi-Minh arrive à un moment où les relations entre la France et les Etats associés d'Indochine ont été rendues difficiles par une série de crises. Un « Congrès national vietnamien », convoqué à Saigon (12 octobre) se prononce avec brutalité contre l'appartenance à l'Union française, ce qui provoque un débat assez dramatique à l'Assemblée nationale à Paris (27-28 octobre) où il devient évident que l'idée de négociation a fait d'immenses progrès.

Cependant le gouvernement Laniel a sollicité puis accepté de l'Amérique une aide de 400 millions de dollars affectés à la guerre d'Indochine (10 septembre). Cet apport de devises permet quelques mois d'une certaine euphorie à l'économie française. Mais il constitue, en contrepartie, une sorte d'engagement moral de continuer la lutte. Ce qui paralyse le gouvernement français.

POUR 1954

L'année qui commence doit être celle de la paix en Indochine. Aucune politique française, aucune tentative de redressement français ne peut être entreprise qui ne passe pas d'abord par le règlement du conflit d'Indochine. Mais les dirigeants français ont tellement trompé les Américains, dans les deux dernières années en particulier, qu'il faudrait beaucoup de courage et d'habileté pour négocier en Indochine sans provoquer une crise franco-américaine.

Le numéro du journal suédois qui publiait l'interview

N'ONT PAS EU DE CHANCE CETTE ANNÉE :

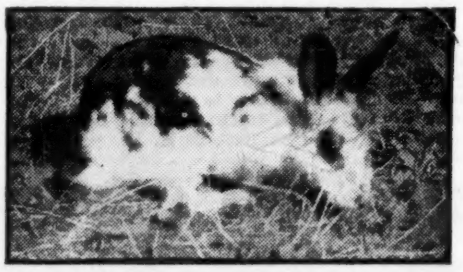
SLANSKY
Virage à la corde

MOSSADEGH
Sa langue au shah

BERIA
La guerre des 3 a eu lieu

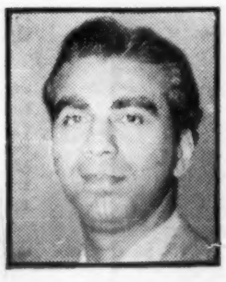
L'EVEREST
Des hommes sur le Toit

MARTY
L'éternel mutin



LES LAPINS
Deuil en 24 heures

FOOTBALL ANGLAIS
Une pile hongroise

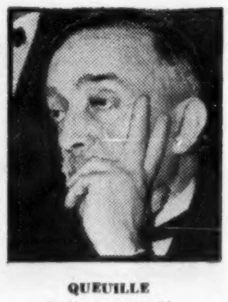


JAGAN
Rouge, impair et passe

BOUTEMY
Un portefeuille trop lourd

GASPERI
Sorti par la gauche

L'OR
Il a perdu aux points



QUEUILLE
Radicalement déçu

PRENEZ GARDE AU DESSIN...

CETTE semaine dite « des fêtes » est celle de l'année où tout le monde dispose de quelques heures pour s'ennuyer et de quelques amis à distraire.

C'est pourquoi, exceptionnellement, L'EXPRESS vous propose un jeu qui a, aux Etats-Unis, une valeur scientifique de « test ».

Nous ne nous avancerons pas autant, bien que l'auteur soit un médecin psychanalyste du King's County Hospital, le docteur Karen Machover, dont les conclusions reposent sur vingt ans d'expérience médicale.

Ce « test » repose sur l'idée suivante :

Toute représentation d'être humain que vous dessinez sur un bout de papier aussi bien — ou aussi mal — que vous le pouvez, est en relation directe avec votre propre personnalité. Elle est révélatrice de vos craintes, de vos dispositions, de vos aspirations.

Prenez donc deux feuilles de papier carrées d'égale grandeur. Dans la première, dessinez un personnage. Dans la seconde, un personnage de sexe opposé. Demandez à vos amis d'en faire autant.

Ensuite, seulement, lisez la suite de cet article. Et surtout pas avant : sinon vos dessins seraient, consciemment ou non, faussés.

Vos dessins sont faits ? Voici ce qu'ils signifient :

1. — **Avez-vous d'abord refusé de dessiner ?** Le psychanalyste conclut : quelque chose à cacher. Peur de révéler, à vous-même ou aux autres, une personnalité qui vous inquiète. Peu de personnes refusent sérieusement de se livrer à l'expérience.

2. — **Vos personnages sont-ils nus ou habillés ?** Si vous posez la question, c'est généralement avec embarras; et cette attitude révèle une conscience particulière de votre corps (et, peut-être, un désir secret de l'exhiber). La plupart des sujets habillent leurs personnages. Ceux qui les livrent nus peuvent être soupçonnés de s'intéresser plus particulièrement aux aspects matériels de la vie, à leur propre corps et aux questions sexuelles.

3. — **Quel est le sexe de votre premier personnage ?** La plupart des femmes commencent par une femme — les hommes par un homme. Quand cette règle est inversée, c'est la plupart du temps par une femme et une femme d'une certaine éducation. Motif : le désir ou l'envie du rôle dominant de l'homme dans la société. L'homme qui commence par dessiner une femme ne sait généralement pas très bien quel est le sexe qui domine sa propre vie.

4. — **Vos deux dessins sont-ils différents quant à la taille, la place dans le carré, la présentation ?** En règle générale, l'homme à tendances infantiles, qui sexuellement n'est pas mûr, dessine un personnage masculin agréable et un personnage féminin masculinisé et hostile. Les femmes à l'esprit dominateur dessinent un personnage féminin plus grand, et un personnage masculin visiblement plus faible. Si vous avez fait à votre personnage féminin une tête plus grande, c'est que vous attribuez à ce sexe une intelligence et une « autorité sociale » particulières et vice-versa.

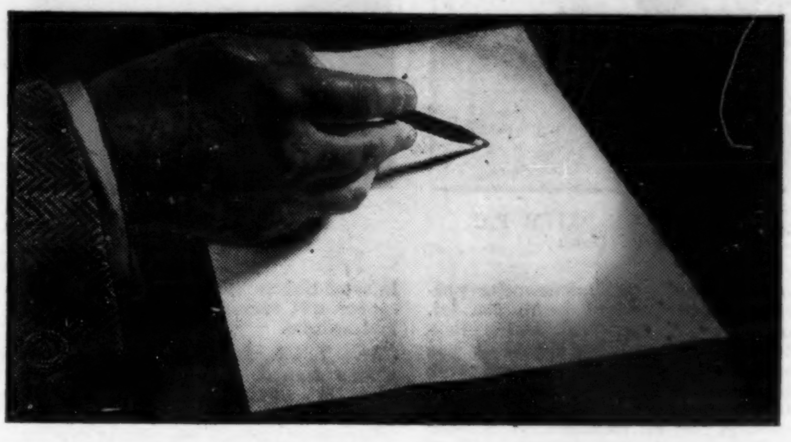
5.— **Comment identifiez-vous le personnage de votre propre sexe que vous avez dessiné ?** Est-ce vous-même ? Ou un homme ou une femme « moyens » ? Si vous avez dessiné un cow-boy, un agent de police, un danseur — ou n'importe quel autre individu reconnaissable, c'est que vous désirez inconsciemment être identifié à lui.

6. — **Le personnage que vous avez dessiné ressemble-t-il réellement à un être humain ?** Ou avez-vous simplement fait un cercle, avec quelques lignes en guise de jambes et de bras ? Ou une silhouette-bâton ? Si votre dessin est grossier, c'est sans doute parce que vous souhaitez vous évader ou réprimer des désirs physiques. Si votre personnage est statique — alors vous êtes un adulte. Si vous avez la fantaisie et le goût d'aventure de la jeunesse, vous avez dessiné un personnage en action. Les jeunes filles dessinent souvent des personnages « en représentation » — un indice de leur besoin d'admiration.

7. — **Si les lignes de vos dessins sont** particulièrement appuyées et épaisses, vous désirez placer une barrière entre vous-même et votre entourage. Très fines et quasi effacées : vous êtes timide, effacé, plus attiré par l'idée que par l'action. Continues et fermes : vous êtes une personne assurée. Brisées, schématiques : vous êtes incertain, sensible.

8. — **Si telle ou telle partie de vos personnages est dessinée d'une façon particulière,** votre conscience recèle des conflits ou des préoccupations qui ont leur siège dans la partie traitée différemment. Quelques associations peuvent être facilement décelées : la tête avec votre vie intellectuelle, les bras et les mains avec votre vie sociale et professionnelle, etc...

9. — **Comment avez-vous situé votre dessin dans l'espace qui vous était réservé ?** Le cadre représente l'espace qui vous environne, et la position de votre dessin correspond à la place que



vous vous attribuez dans votre monde. Occupez-vous de façon grandiose tout votre carré ? Attention à la mégalomanie. Vos dessins sont-ils nettement à gauche ? L'extrême gauche étant le commencement de tout, votre personnalité a tendance à la timidité, au manque d'assurance — et probablement n'est pas encore totalement formée. Si vos dessins sont situés au bas des carrés, c'est un signe de dépression. Très rares sont les dessins placés à l'extrême droite : leurs auteurs se libèrent ainsi d'une inconsciente frustration. Place normale : centre-gauche.

10. — **Quelle taille avez-vous donnée à vos dessins ?** Les petits personnages sont généralement l'œuvre de gens doués de peu d'énergie, déprimés et craintifs. Si vos dessins sont d'une taille respectable, deux possibilités : ou bien vous avez un caractère énergique et une forte personnalité, ou bien vous essayez de compenser un sentiment d'infériorité excessif. Vos personnages sont-ils de profil ? Votre esprit est fuyant. Les adolescents dessinent souvent des personnages dont la tête est de profil et le corps de face : ils veulent bien montrer leur corps, mais ils veulent éviter le contact face à face avec les adultes.

11. — **Comment avez-vous commencé vos dessins ?** La plupart des gens commencent par la tête, partie de notre corps la plus exposée aux regards. On peut donc facilement établir une relation entre la façon dont nous la dessinons et notre comportement social. L'individu nerveux et antisocial fait un personnage au visage peu net et peu dessiné. Si la tête manque tout à fait, le sujet est généralement misanthrope. Si elle est relativement grande par rapport au reste du dessin, le sujet est un intellectuel que les choses de l'esprit préoccupent davantage que son corps.

12. — **La bouche est extrêmement importante.** Les enfants, qui parfois oublient quelque chose dans leurs dessins, font toujours figurer la bouche. C'est la première source de nos satisfactions, et les personnes sensuelles l'affirment immanquablement. Ne l'oublient que les êtres très primitifs, alcooliques ou déprimés. Dans un dessin, la bouche ouverte, réceptive, est l'indice d'une grande émotivité; si l'auteur est un adulte, elle indique le manque de maturité. La personnalité dure se traduit par une bouche aux traits appuyés et hachés, exprimant la violence. Par contre, si vous dessinez une bouche souriante, un peu clownesque, vous êtes d'un naturel aimable.

Si les yeux sont grands, vous êtes d'un naturel sociable. S'ils sont particulièrement petits, vous êtes égoïste, renfermé, tourné vers vous-même : vous êtes enclin à ne pas voir le monde qui vous entoure, ni ceux qui y gravitent, et vous ne vous intéressez qu'à ce qui vous concerne personnellement. Si vous avez omis les pupilles, vous manquez de maturité émotionnelle, et vous présentez une forte tendance à tout rapporter à vous-même.

13. — **C'est par les bras et les mains,** fait remarquer le docteur Machover, que nous entrons en contact avec nos semblables : nous serrons des mains plusieurs fois par jour. En outre, c'est avec nos mains que nous prenons soin de nous-même, et que nous effectuons notre travail quotidien. La façon dont vous représentez les bras et les mains de vos personnages montre le degré de confiance que vous avez en vos possibilités et d'assurance que vous montrez dans vos contacts sociaux.

Avez-vous d e s s i n é des b r a s qui s'étendent vers le monde ? Vous êtes optimiste — ou vous dépendez des autres. Vos personnages ont-ils des bras qui s'éloignent d'abord du corps pour ensuite y revenir ? La vie vous effraye. Leurs bras sont-ils collés, rigides, le long du corps ? Vous êtes plein de réserve, ou vous avez besoin de conserver votre sang-froid. Mais si vous avez fait des bras qui pendent mollement, alors l'indécision vous caractérise.

Ce n'est presque jamais par négligence qu'on oublie de dessiner les bras : cet oubli est le plus souvent signe d'une profonde dépression mentale. Il peut signifier aussi qu'on a accompli ou qu'on pourrait accomplir avec ses propres bras des actes dont le souvenir ou l'idée sont troublants. Il renferme é g a l e m e n t, parfois, une crainte : celle des bras des autres.

14. — **Si vous avez oublié les mains,** ou si vous les avez dessinées avec une certaine confusion, ne vous inquiétez pas : presque tout le monde en fait autant. Selon le psychanalyste, ce phénomène constitue une caractéristique intéressante de la complexité et de la confusion de notre société. Sans nos mains, nous ne pouvons ni atteindre, ni saisir, ni garder. Si vous avez délibérément caché les mains de vos personnages, soit dans les poches, soit derrière le dos, vous vous sentez probablement coupable d'avoir, un jour, utilisé vos mains d'une façon condamnable — peut-être même avez-vous commis un vol...

15. — **La présence ou l'absence de doigts** est aussi très significative. Les enfants dessinent les doigts avant même de savoir dessiner les mains — de même qu'ils manipulent les objets avant de savoir les prendre. Les adultes oublient souvent de dessiner les doigts, car ils sont habitués à maîtriser leur désir enfantin de toucher, de déchirer et de détruire. S'ils dessinent les doigts, sans les mains — leur enfance les assiège. Les enfants dessinent normalement des doigts courts et arrondis, en forme de pétales ou de raisins. Les adultes qui présentent des dessins de ce genre sont généralement peu habiles de leurs mains. Des doigts pointus, en forme de griffes, indiquent une personnalité active, probablement ambitieuse; fermés, ils signifient un tempérament coléreux. Les gens les plus avides et de nombreux enfants dessinent parfois des personnages à six ou sept doigts.

16. — **Comment avez-vous dessiné les pieds ?** Après les mains, ce sont les endroits du corps que l'on omet le plus souvent. Comme pieds et jambes supportent et équilibrent le corps, ils sont en rapport direct avec le sentiment de sécurité. Les pieds que vous avez tracés peuvent-ils soutenir le corps ? Avez-vous ajouté une ligne représentant le sol à titre de sécurité supplémentaire ? Les pieds vont-ils dans des directions opposées ? Personne ne peut marcher dans deux directions à la fois — si ce n'est les indécis et ceux qui sont en proie à des conflits. Les jambes sont-elles ridiculement minces par rapport au corps ? Votre énergie décline.

17. — **Avez-vous dessiné un tronc arrondi et mou ?** Vous avez un tempérament féminin. Un tronc carré, anguleux, puissant est, au contraire, une caractéristique masculine.

18. — **Comment vos personnages sont-ils habillés ?** Portent-ils de nombreux vêtements, dont les détails sont particulièrement soignés ? Coquetterie. Les boutons apparaissent-ils ? Si vous êtes un homme, vous avez un complexe d'infériorité à certains égards. Si vous dessinez soigneusement les poches, c'est que vous cachez des désirs matériels insatisfaits, et que vous avez besoin d'affection.

19. — **Vos personnages ont-ils des oreilles ?** L'oreille est l'agent qui nous rapporte compliments et critiques. La façon dont vous les dessinez indique votre sensibilité à ce qu'on dit de vous. Appuyées : vous vous vexez facilement, et vous avez tendance à résister à l'autorité. Très marquées : vous êtes sur vos gardes, et soupçonneux.

20. — **La chevelure est toujours un indice de sensualité.** Si votre personnage féminin est orné de beaux cheveux volant au vent, pas de doute : vous aimez la beauté. Si votre personnage masculin possède un système pileux important, sur la tête, la figure ou la poitrine, vous avez un faible pour la virilité.

21. — **Le nez présente également une relation avec la virilité,** surtout s'il est long et proéminent. Le nez « en bouton » est l'indice d'une personnalité enfantine, et les narines dessinées sont le fait de personnes irritables.

22. — **Avez-vous, enfin, ajouté** à vos personnages des objets divers, comme une canne, une pipe, un fusil, etc. ? En fait, chaque objet a, par sa nature, une signification symbolique.

Que les dessins soient graphiquement bons ou mauvais, aucune importance, affirme le docteur Machover.

Maintenant, vous avez le droit de dire : c'est idiot. Nous répondrons : ce test et quelques autres viennent d'être expérimentés sur 75 employés des Nations Unies pour déterminer les personnes susceptibles de travailler ensemble avec le maximum d'efficacité. Ce qui est une façon de répondre à côté.

AVEC Radialva
...C'est certain
SATISFACTION TOTALE
RÉCEPTEURS ET TÉLÉVISEURS
En vente chez les bons spécialistes RADIO
CATALOGUE FRANCO
VENTE A CRÉDIT
Radialva 1, RUE J. J. ROUSSEAU
ASNIÈRES - (SEINE) - GRE. 33-34

PARIS EN PARLE...

THÉATRE

A quoi rêve M. Descaves ?

LE Paris d'Utrillo, les petites gens des faubourgs, une charrette chargée de vraies primeurs, un chien de chair et d'os sur la scène... Où sommes-nous donc ? A la Renaissance ou à l'Ambigu ; dans quelque théâtre de province un jour de distribution des prix ? Non. A la Comédie-Française, salle Luxembourg, il est vrai, sous M. Pierre Descaves.

Louis Seigner s'est rougi la trogne, blanchi le poil, a fait sa voix chevrotante, son regard trouble et attendri : c'est Crainquebille. Henri Rollan a mis sa voix de tragédien et ses gestes appliqués au service du pédant Lemerle, avocat ; Béatrice Bretty a consenti à jouer les utilités et Jean-Paul Roussillon a transformé son Poil de Carotte en titi parisien... C'est dire qu'on n'a rien négligé pour que nous ne perdions pas une parole du texte d'Anatole France, dans le respect de la dignité.

L'effet est à l'opposé du résultat souhaité. Rien ne nous apparaît plus sinistre que ce théâtre « copié sur le vif ». Rien plus indigent que ce texte appliqué, minutieux. Et jusqu'à l'émotion de France qui, maintenant, nous semble surfaite, condescendante aussi. Il traite ses héros comme un entomologiste ses insectes — mais avec moins d'amour, moins d'attention. C'est le bourgeois en manchettes de lustrine qui se penche sur les misères du peuple et qui, pour cela, choisit le plus démuni, le plus niais de ses représentants : le père Crainquebille, marchand de quatre saisons, la goutte au nez, la larme à l'œil. Dès lors, il n'a plus qu'à se laisser aller, à s'attendrir, à flatter cette brave bête d'homme du plat de la main, à verser quelques pleurs sur son cas. On voit où mènent les bonnes intentions.

Dardamelle

DARDAMELLE nous en administre une autre preuve. Emile Mazaud, l'écrivant, n'a sans doute pensé rien de moins qu'à Molière — aux farces molièresques, telles *Le Médecin malgré lui* ou *George Dandin*. Aussi en a-t-il gardé la construction, certains personnages (cette servante bretonnante...) les tours de style même... Dardamelle vient d'apprendre par sa femme, qu'il est cocu. Eh bien, ce cocu, il va l'être — « assumer son cocuage » comme l'on dirait aujourd'hui, le proclamer. De là, on imagine, toute une série de sketches, avec l'amant, avec la cousine, avec le maire, avec le curé, avec les clients... et ce mot de « cocu » qui scande toutes les répliques. « Cocu », « cocu », à la fin on n'entend plus que cela. C'en est assez pour que femme et spectateurs crient grâce et que Dardamelle, triomphant, rentre dans l'ordre, le mariage et le silence.

La mécanique grince. Elle tourne à vide. Ce *Dardamelle* est peuplé de fantoches — mais de fantoches qui ne s'avouent pas pour tels, car Emile Mazaud, on le sent, est persuadé de la vérité, de l'humanité profondes de ses héros. Tout comme les comédiens-français les jouant avec un soin, une application, une démesure dans les moyens et dans les effets qui suffiraient à rendre cette pièce indigeste, quand il lui aurait fallu des couleurs vives, criardes, un mouvement un peu frustre, tout l'entrain d'une représentation de tréteaux un jour de foire. Comme celle, disait-on, qu'en donna autrefois Lugné-Poe. Mais pouvait-on sauver *Darmadelle ?*

Les caprices de Marianne...

A la salle Richelieu, le Théâtre-Français abattait toutes ses cartes : quelques-uns parmi ses acteurs les plus chevronnés pour Musset, certaines de ses plus jeunes recrues pour Marivaux — avec deux pièces dont toutes les répliques sonnent familièrement à nos oreilles. Etait-ce jouer gagnant ? Il le semblait.

Pourtant ce spectacle est loin de convaincre. Comme si quelque malin génie en avait brouillé les cartes, multipliant ici et là les erreurs de distribution, les sautes de ton, au plus grand dommage de Marivaux et de Musset.

De Musset surtout. *Les caprices de Marianne* réduits à la portion congrue — un seul décor vénito-mauresque trop rigide, trop construit, de Suzanne Lalique — s'en sont trouvés rapetassés et leurs rides, très apparentes.

Là où il eût fallu beaucoup d'ingéniosité, une infaillible légèreté, un jeu à la fois badin et sérieux, les Comédiens-Français ont apporté toute leur autorité, leur application de vieux routiers du théâtre : Renée Faure, plus « mégère apprivoisée » que Marianne, Jean-Louis Jemma en Cœlio, prenant son temps, multipliant ses poses, paraissant rêver à Hamlet, Denis d'Inès et Jean Meyer chargeant leurs caricatures au point d'en faire presque des figures de Goya... Nulle

LE CHIEN DE PETER PAN
Ouah ! Ouah !

bonne humeur, pas même cette préciosité un peu mièvre de Musset. Ici, l'on joue sérieux. Seul Julien Bertheau sut trouver le ton d'Octave, à la fois goguenard et grave, mais une fois ce ton trouvé, il insiste, se répétant, rabâchant. Les mots pèsent trop lourd, et l'on en vient à se demander si Musset était vraiment un auteur dramatique — ou seulement le plus habile *parolier* de son époque.

...Et Les Fausses Confidences

Avec Marivaux, point de doutes. *Les Fausses Confidences* ont gardé toutes leurs arêtes vives, leur charme et leur cruauté. Ceci malgré la représentation du Français, cette fois, et à l'inverse de ce qui se passait avec *Les Caprices* toute en demi-teintes et comme « tremblée ». Deux jeunes acteurs, récents lauréats du Conservatoire, ont, en effet, repris les rôles d'Araminte et de Dorante : Jacques Toja, presque émouvant à force de maladresse, étranglé par le trac, empêtré dans ses gestes, trahi par sa voix, à se demander s'il s'agit d'un acteur ou d'un élève ; Eliane Bertrand, certes plus à son aise, mais qui nous livre trop tôt Araminte, sa rouerie et son émoi. Une Araminte toute proche, quand elle n'en a pas jusqu'aux intonations, de celle si racinienne d'Annie Ducaux : Araminte qui souffre, qui se trouble, avec, dans le regard, quelque chose de la bête traquée qui n'aspire pourtant qu'à se laisser prendre — à l'opposé de la petite personne un peu sèche et très habile que campait Madeleine Renaud. La tendre victime de cette conjuration de valets dont Dubois (que jouait avec une verve gavroche Jean Piat) tient les fils.

Mais comment ne pas se souvenir alors du spectacle de Barrault, ne pas regretter sa rigueur, sa rapidité. Celui du Français n'en a ni la cohérence, ni l'alacrité. Et l'on y découvre combien un temps creux, quelques gestes superflus peuvent nuire à Marivaux. Manquerait-il au Français un véritable « meneur de jeu » ?

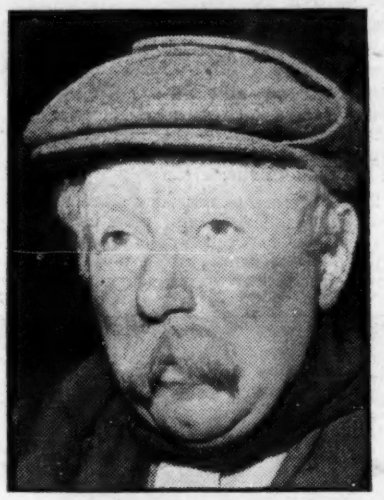
MUSIQUE

Charles Bruck au T.N.P.

RENOVATEUR du public de théâtre et du répertoire, Jean Vilar a décidé d'étendre son effort créateur au domaine de la musique. Un premier plan de douze concerts symphoniques a été dressé par le T.N.P. ; les deux premiers de la série viennent d'avoir lieu au Palais de Chaillot.

Le but de Jean Vilar est triple : 1) intéresser le public populaire, au sens le plus noble du terme, à la grande musique classique, romantique et moderne ; 2) donner l'occasion à de jeunes compositeurs de se manifester devant ce public et devant la critique ; 3) permettre à de jeunes interprètes de diriger ou de jouer en public sans avoir à passer par les fourches caudines des marchands de salles et de publicité, qui ne risqueront jamais un sou sur des noms peu ou pas connus.

Un jeune chef d'orchestre qui a le désir légitime de se faire connaître du public, doit généralement être millionnaire pour organiser un concert, payer les musiciens au tarif syndical et supporter les frais des



LOUIS SEIGNER
Aie ! Aie ! Aie !

intermédiaires et parasites de toute espèce qui encombrent le marché de la musique.

Au T.N.P., le même jeune chef n'aura rien à payer pour diriger ; bien au contraire, il recevra un cachet, chose extraordinaire dans notre pays, quand on ne s'appelle pas Furtwaengler ou Karajan.

Les deux premiers concerts de la série viennent d'avoir lieu. Prudemment, Jean Vilar a confié la direction du premier de ces concerts à un chef français très connu à l'étranger : Charles Bruck.

Après de longues tournées en Europe et en Asie, Charles Bruck vient de passer quatre ans à Amsterdam, comme premier chef de l'opéra néerlandais. Il y a un mois, il y menait au triomphe, pour la première fois dans ce pays, *Pelléas et Mélisande*, de Debussy.

A Paris, où Charles Bruck n'a dirigé jusqu'à présent que de façon sporadique, à la Radio et à la tête de certaines associations symphoniques, son succès vient d'être immense, au Palais de Chaillot, à la tête de l'Orchestre National. Paris, encombré de tant de chefs médiocres, qui occupent jalousement des postes-clés dont ils se montrent chaque jour indignes, a découvert en la personne de Bruck un grand chef, profondément passionné, mais aussi d'une lucidité extrême, technicien de classe exceptionnelle, dominant l'orchestre de toute la puissance d'une personnalité de premier plan.

Egalement à l'aise dans le répertoire classique et moderne, Bruck a offert au public du T.N.P. un programme allant de Beethoven à Maurice Jarre, en passant par Bartok et Strawinsky. Sa *Cinquième Symphonie*, son *Oiseau de Feu* ont été ce que nos amis anglais appelleraient des « performances » extraordinaires. La plus scrupuleuse fidélité à l'esprit des œuvres s'alliait, dans l'interprétation de Bruck, à une chaleur et à une puissance personnelles qui ont soulevé le public comme un phénomène de la nature, comme un ouragan ; mais comme un ouragan minutieusement organisé. Les nuances de Bruck, la qualité de ses pianissimos dans Strawinsky, de ses sforzandos dans Beethoven, font de lui un chef égalant les plus célèbres, et que la France devrait bien s'attacher d'une façon permanente, pour le plus grand bien du niveau général de sa vie musicale.

...et Serge Baudo

Pour le deuxième concert du T.N.P., un véritable jeune, Serge Baudo, se trouvait au pupitre. Très doué, il ne sera pas étonné d'apprendre qu'une longue expérience et un apprentissage plus rigoureux que celui qu'il a poursuivi jusqu'à présent feront seulement de lui un véritable chef. Il a souvent gêné sa soliste, Monique Haas, dans le *Concerto en sol* de Ravel, par l'incertitude de ses tempos, mais il a montré du tempérament et des dons réels de conducteur dans la deuxième suite de *Bacchus et Ariane* de Roussel. Plaignons-le enfin d'avoir eu à diriger, en première audition, certaine *Fontaine de Subescale*, de M. Corniot, qui n'est qu'une post-escale de *Daphnis et Chloé* de Ravel, d'une inutilité parfaite et d'un ennui profond ; et souhaitons que toutes les « commandes » du T.N.P. ne ressemblent point à celle-ci !

CINÉMA

Peter Pan

PETER PAN est un dessin animé en couleurs, très long, très varié, et qui finit bien. On ne peut lui adresser qu'un reproche — comme à tous les longs métrages animés de Walt Disney — c'est qu'on ne voit pas exactement à qui il s'adresse. Les enfants sont, en général, ravis et subjugués, mais ils ne suivent pas tous les détours de l'action. Quant aux adultes, ils apprécient les scènes prestes et ingénieuses, mais avalent péniblement les morceaux de romance.

Tout compte fait, les spectateurs sortent en se tenant tendrement par la main, chacun persuadé qu'il vient de faire une incursion dans un domaine qui n'est pas complètement le sien. Et n'est-ce pas, à chaque âge, le secret du vrai plaisir ?

Quant au film auquel « seule la nature a collaboré », *Au Pays des Ours*, il frappe comme quelque chose de merveilleux. Pourtant, rien d'étonnant : il suffisait d'avoir l'œil assez long et la patience assez tenace pour saisir, dans leurs forêts, ces grosses boules brunes avides de miel, d'escalades et d'affection. Longueur de vue et patience sont, apparemment, des qualités exclusives de l'équipe Walt Disney.

Cet homme est dangereux

PENDANT la première moitié du film, Jean Sacha réussit très bien à nous démontrer qu'il peut faire du « Peter Cheyney ». Désinvolture affectée, rythme prompt, on n'a pas le temps de décider si les belles blondes qui s'offrent et les mauvais garçons qui tombent comme des prunes c'est pour rire ou pour de vrai.

L'ensemble est plutôt mieux venu que *La Môme Vert de Gris*, du même auteur, mais tourné avec langueur par Bernard Borderie.

Ensuite, malheureusement, ça se gâte. La caméra s'attarde imprudemment sur des extérieurs, des bagarres

A voir

THEATRE

Parmi les pièces créées depuis le début de la saison, on peut voir :

- **Don Juan et Richard II au T.N.P.** Molière et Shakespeare comme ils doivent être joués.
- **La Volupté de l'honneur.** Du bon Pirandello.
- **Pour Lucrèce.** Du Giraudoux savoureux.
- **Christophe Colomb.** Un grand spectacle.
- **L'Alouette.** Nous sommes contre, mais le public est pour.
- **La Maison de la nuit.** Politique, discutable mais intéressant.
- **Frère Jacques.** Agréable comédie.

CINEMA

- **Le Petit Fugitif.** Presque un chef-d'œuvre. Extraordinaire documentaire sur la vie américaine. Un enfant irrésistible.
- **Julietta.** Du charme gai qui incite à la bonne humeur.
- **La Tunique.** Pendant dix minutes pour le procédé.
- **Stalag 17.** La captivité traitée avec force et humour par Billy Wilder.
- **L'homme de Berlin.** Moins bon que « Le Troisième homme », mais tout de même...
- **Bonjour, éléphant !** Conte gentiment cruel à l'italienne.
- **Les six films d'essai**, art et humour, réunis aux Ursulines.

Communiqué

Pour 200 francs

vous éteindrez un feu de cheminée ou vous ramonerez vous-même votre cheminée en cinq minutes sans danger, sans ennui, avec le « Diablotin », ramoneur chimique, qui se pose simplement sur le charbon ardent de la cuisinière, du poêle, du chauffage central. C'est un produit Rollet. Chez votre droguiste.

LESLIE CARON
A croquer...

et l'on s'aperçoit que n'importe quel film policier a plus de moyens et de vigueur. Il aurait fallu soutenir de bout en bout ce ton de la parodie, où les gangsters apparaissent curieusement comme les « précieux » de notre époque, et où Eddie Constantine incarne à merveille Lemmy Caution, cette fleur d'une pègre policée. Pour les jeunes femmes, elles mettent bien de l'entrain à leurs rôles de fausses dépravées. En somme, une honnête « série noire », ni plus ni moins.

Réalisation : Jean Sacha, avec Eddie Constantine, Grégoire Aslan et Jacqueline Pierreux.

Lili

LILI, c'est Leslie Caron, qui fut un sphinx bien séduisant chez Roland Petit, avant de devenir vedette à Hollywood.

On la trouve adorable, irrésistible, on est sensible au charme des petites filles émerveillées qui n'ont jamais vu la mer, on a du vieux monsieur dans les veines... Ou bien on ne marche pas.

Dans le premier cas, tout attendri, on se laisse de bonne grâce enfermer avec Lili dans ce film en forme de boîte à bonbons. On accepte de croire qu'elle a bien du chagrin, bien de l'innocence et bien des ennuis avec les beaux jeunes gens qui lui préfèrent les vamps façon Zsa Zsa Gabor.

Et on sort en disant : « C'est charmant. »

Dans le second cas, mieux vaut se glisser discrètement et rapidement hors de la salle, laissant à Lili et à ses admirateurs l'illusion de jouer à la poupée.

Le metteur en scène-confiseur n'a lésiné ni sur le sucre, ni sur les ficelles dorées, ni sur la couleur.

Réalisation : Charles Walters, avec Leslie Caron, Mel Ferrer, Jean-Pierre Aumont et Zsa Zsa Gabor.

En seconde exclusivité ou dans les quartiers, on peut voir ou revoir : **O Cangaceiro (Agriculteurs) ; Geneviève (Ciné-Etoile) ; Douce (Goncourt) ; Whisky à Gogo (Studio Raspail) ; Mr Deeds (Studio 28). (L'Express ne signale pas les films doublés).**

EXPOSITIONS

- **La Demeure joyeuse.** De bons ensembles d'appartements. Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli.
- **Célébrités françaises.** Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré. Amusant.

A lire

- **La Médecine et le monde moderne (fin).** Les problèmes sanitaires de l'époque posés par un médecin, le docteur Péquignot, dans « Les Temps Modernes » de décembre.
- **La Femme et le Cinéma.** Numéro spécial des « Cahiers du Cinéma » consacré aux « Garbo » d'hier et d'aujourd'hui.
- **Laclos par lui-même.** C'est-à-dire, d'après Roger Vailland, écrivain progressiste, ennemi de classe de Valmont et prônant la liberté des femmes. On y retrouve les meilleures pages des « Liaisons dangereuses » et une assez brillante autopsie du libertinage. Editions du Seuil. 300 francs.

LIVRES

Les Mains du Manchot
par Marianne ANDRAU

EST-CE parce que Marianne Andrau voulait nous convaincre de l'horreur du monde « d'en-bas » qu'elle a inventé Parsépol, la ville de la perfection ? Ce royaume inaccessible aux humains ordinaires est le lieu d'une expérience : la recherche de la plénitude. Déjà, les habitants de ces terres fantastiques ne mangent plus, ne dorment plus, ne souffrent plus, ne meurent plus et n'aiment que l'absolu. Ou presque. Tout tourne autour du fait que, pour achever d'atteindre ce but, il faut un nouveau chef.

Les lois secrètes qui régissent la cité l'ont choisi parmi les hommes d'en-bas. Ce sera Jude Bergues, jeune savant français. Poussé par un désir soudain et mystérieux, se conformant à de secrètes directives, il arrive à Parsépol. Mais il s'est permis d'emmener avec lui sa femme, Zite, qu'on n'attendait pas. Et l'éternel féminin va, une fois de plus, précipiter dans le néant le paradis terrestre.

Si le mythe est des plus communs, la façon dont Marianne Andrau le traite envoûte. Les Parsépoliens aux grands yeux de miroir, incapables d'enfreindre volontairement la loi morale, leur chef qui seul garde encore la liberté d'agir à sa guise, les « hourrls » fleurs de feu qu'on cueille au crépuscule pour éclairer les maisons... Parsépol s'élève devant nous avec rigueur et minutie. Si ces inventions fascinantes rappellent parfois, par l'application, les ouvrages de Jules Verne et de science-fiction, à d'autres instants elles nous jettent dans le pur fantastique, celui de Poe et de Lewis Carrol.

Malheureusement, lorsque Parsépol s'écroule et qu'est venu l'instant de regarder *du dehors* le monde de la réalité que l'on retrouve avec Jude, l'ouvrage manque son but. La trêve finie, on se remet à l'existence normale sans une question et sans vertige. Peut-être cette faiblesse vient-elle de ce que, contrairement à l'Arpenteur de Kafka, Jude n'a pas un caractère véritablement affirmé. C'est dans la passivité qu'il accepte l'aventure, la mort de Zite et la réintégration au monde ordinaire. Si l'univers où il reprend sa vie étroite n'est plus tout à fait le même, puisque Parsépol y fut possible, il a été insuffisamment miné par l'ironie.

Edition : Denoël, 432 p., 850 fr.

Tu seras un homme
par Simone FABIEN

UN jeune garçon naît infirme ; une tumeur envahit son dos et risque de le faire plier autant sous son poids que sous celui de la pitié. En dépit des avis peu engageants des médecins, sa mère consacre son temps et sa volonté à lui faire subir et supporter de multiples interventions qui le rendront normal.

Le roman est le compte rendu que le père fait plus tard à l'enfant. Il se lit aussi gloutonnement que ceux qui prétendent enseigner comment s'installer sur une île déserte, maigrir sans perdre le sourire ou conquérir un indifférent. Autrement dit, c'est l'analyse d'une technique et la relation de son application. Mme Fabien, mère dévouée, « met tout en œuvre », son énergie, celle des médecins, la bonne volonté du petit malade, la patience de ses autres enfants.

L'obsession qui tourne à l'entreprise a des vertus ; elle triomphe, elle fascine. Une fois l'ouvrage achevé, on le quitte rassuré. Sans joie cependant : une vie est sauvée, mais la vie reste à faire. C'est la tâche que s'assignent les littérateurs et non les greffiers qui n'écrivent que sous la dictée des événements. Ce qui n'empêche pas les procès-verbaux d'être utiles et parfois émouvants.

Gallimard, 212 pages, 390 francs.

Journal II (1943-1945)
par Ernst JUNGER

D'ENTRE les officiers allemands qui, à Paris, sous l'occupation, flânaient le long des quais, visitaient antiquaires et musées à la recherche d'impressions artistiques et de salons accueillants, l'un s'appelait Ernst Jünger.

De cette période, Jünger, considéré désormais comme l'un des plus grands écrivains germaniques opposés au nazisme, a rapporté un journal bourré d'anecdotes, de portraits, de maximes, mais qui, pour tout intéressant qu'il soit, jette dans le malaise.

S'il est assez curieux de voir Jünger qui, dans sa jeunesse, aspirait à une communauté allemande gouvernée par « un groupe de führers jeunes et sans pitié », parler avec répugnance du « monde des lémures » et s'indigner contre Kniebolo (surnom qu'il avait donné à Hitler), ce ne sont pas ces contradictions qui sont gênantes.

Ce qui oppresse, c'est la vision même que Jünger, herboriste et entomologiste passionné, donne des mondes à l'assaut. Il décrit avec le même détachement l'épouvante des bombardements et la destruction, qu'il dirige « en expert », d'une termitière. Sur son carnet d'adresses, il avait inventé un système de signes pour marquer les morts et les sinistrés. « Car j'aime prendre part à la vie des hommes », remarque-t-il avec une bienveillance qui fait frémir.

En vérité, Jünger, nihiliste, amant des apocalypses, ne s'intéresse véritablement qu'au « service du Verbe », et ce journal n'est pas celui de sa vie, mais un instrument pour exercer sa prose et cerner de plus près l'œuvre à venir.

A travers le chaos, Jünger voyait se dessiner son ouvrage, mais à travers l'ouvrage c'est l'homme que nous voyons surgir, grandiose représentant d'un génie de la destruction qui sommeille toujours au cœur des hommes et de l'Europe.

Julliard, 444 p., 900 fr.

Jusqu'à l'aube
par Albrecht GOES

LE court récit du pasteur Goes mélange l'amour et la mort dans un noir romantisme qui révèle bien la patrie de son auteur. Durant la grande nuit du nazisme, au milieu des troupes de la Wehrmacht, en Ukraine, un aumônier militaire prépare à sa fin un condamné à mort, protège la dernière entrevue de deux amants, tout en surveillant les signes annonciateurs de la défaite hitlérienne, aube espérée.

L'histoire est humaine, le ton a de la grandeur. Mais un moralisme accentué, de la lourdeur dans la critique dès que la soldatesque nazie est en cause, laissent percevoir un dessein de réhabilitation : l'église luthérienne allemande aimerait que l'on sache qu'elle n'approuvait pas ceux qu'elle servait.

Et voilà sans doute le vrai sujet du livre : le malaise qui accable « ceux qui gardent les yeux ouverts » dans cette nuit où l'innocence meurt sans défenseur. Si Goes ne l'a pas traité de front, il l'a remarquablement laissé entendre. Avec lui, nous percevons soudain dans l'obscurité ce pasteur t o u r m e n t é d'impressions, d'images, d'obsessions et se fuyant lui-même sans relâche. Parce que les « responsables sans faute » ne peuvent probablement pas supporter de se regarder en face avant le retour du plein jour.

Désormais, l'histoire du pasteur Goes se traduit et se lit dans toutes les langues jusqu'au Japon.

Albin Michel, 168 pages, 300 francs.

DANSE

Feux rouges, feux verts

BRAVANT les goûts de ses supporters les plus enthousiastes, le Marquis de Cuevas a eu le courage d'accueillir en son théâtre une œuvre tragique, une œuvre désespérée. Elle est signée de Louis-Bertrand Castelli, auteur des *Algues*, que Janine Charrat avait la témérité de monter, sachant pertinemment que le Paris de la danse n'aime, en définitive, que les œuvres frivoles, et n'accepte un *Loup* qu'au prix de bien des *Ciné-Bijou*.

La musique de ces *Feux* est de Pierre Petit, qui fit précisément la musique de *Ciné-Bijou*. Il est réconfortant de constater que Pierre Petit est également capable de composer une musique humaine, dramatique, pour un ballet qui raconte, d'un bout à l'autre, la détresse de l'homme qui aime, et dont l'amour se brise en même temps que sa vie.

La chorégraphie de Serge Golovine montre une touchante gaucherie ; osons dire que l'œuvre la réclamait presque. Golovine danseur nous plaît ici infiniment plus que dans la danse classique pure ; nous savons depuis longtemps qu'en lui se cache un danseur dramatique de rare qualité. Bien sûr, la noblesse transcendante de Peter van Dijk, l'interprète des *Algues*, lui manque encore. Il ne saurait l'acquérir qu'au prix d'un enseignement qui, loin d'encourager ce qui demeure en lui d'efféminé, s'appliquerait à en extirper jusqu'aux dernières traces, impitoyablement.

EXPOSITIONS

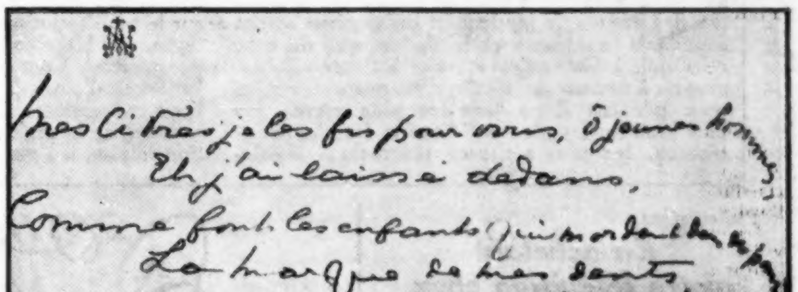
Anna de Noailles

UN collier rose, un collier bleu, une ombrelle de dentelle, un éventail, un gant noir : ces futiles trésors féminins nous présentent un grand poète.

Anna de Noailles fut souvent peinte. On voit ici plusieurs portraits d'elle. Depuis son jeune profil parfait par la Duchesse de Luynes, jusqu'au tableau de Vuillard, où elle est représentée assise sur son lit parsemé de roses, dans cette chambre où la maladie la tenait si souvent enfermée, dolente et enthousiaste.

Beaucoup de précieux souvenirs : lettres, devoirs d'enfant et manuscrits. Non moins précieuses, des lettres autographes des grands hommes de son temps et qui, tous, l'admirèrent : Paul Painlevé, Barrès, Poincaré, Maeterlinck, Rodin... D'Annunzio, emphatique : « Divine Amie, douce et redoutable Anna... » ; le Président Herriot : « Quittant Beethoven, je vous trouve... » ; Cocteau : « Vos yeux qui, de profil, ont l'air d'être de face... ».

Cette exposition, réalisée à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort, rappelle la place que cette princesse d'ascendance grecque et orientale occupa dans le monde littéraire de son époque. Mais comment l'oublier ? Si trop de lyrisme, trop de facilité ont pu parfois justifier des critiques à son égard, la splendeur concise de certains de ses vers gardera à Anna de Noailles son rang de poète authentique.


Mes livres, je les fis pour vous, ô jeunes hommes,
Et j'ai laissé dedans,
Comme font les enfants qui mordent dans les pommes,
La marque de mes dents.

UN MANUSCRIT D'ANNA DE NOAILLES
A murmurer...

Bibliothèque Nationale (jusqu'au 9 janvier).

Edgar Tytgat

UN peintre belge de soixante-quinze ans, Grand Prix de la Biennale de Menton 1953. Illustrateur de nombreux ouvrages (de Giraudoux, de Supervielle, entre autres), il en a gardé l'habitude de conter. Sa peinture est à la fois naïve, populiste et poétique. Ses sujets : le cirque, la rue, les kermesses. Ses personnages, déformés et simplifiés, jouent à vivre plutôt qu'ils ne vivent. C'est, dans des harmonies douces, une suite d'images traduites avec malice et ingénuité.

Galerie de Beaune, 51, rue de Verneuil (jusqu'au 11 janvier).

Communiqué.

Pourquoi a-t-il fallu autant de tours pour élire le Président ?

Parce que l'unanimité n'arrivait pas à se faire sur un seul nom.

Mais, au premier tour, à l'unanimité, toutes les personnes élégantes choisissent chez leur tailleur, les draperies Lajeunesse, garanties effectivement et totalement par leur label.

LA TÉLÉVISION ACCUSE

par François MITTERRAND

GRACE à la télévision, trois cent mille personnes ont assisté au Congrès de Versailles. Jusqu'au treizième tour de scrutin, jusqu'à ce que le deuxième Président de la Quatrième République fût enfin désigné, l'intérêt ne faiblit pas. Curiosité ? Etonnement ? Indignation ? Goût des luttes politiques ?

Les élus du peuple n'étaient plus, cette fois-ci, observés par les quelques douzaines d'habitués qui hantent les tribunes de l'Assemblée nationale et du Conseil de la République. Leurs visages et leurs rites, leurs conciliabules et leurs querelles surgissaient au dehors, sollicitaient le passant du boulevard des Italiens et des Champs-Elysées, animaient des milliers d'écrans familiaux. Les conditions mêmes de l'élection présidentielle ont contraint les techniciens de la télévision à multiplier les variations. Pour rompre la monotonie des votes, la caméra a fouillé les couloirs, suscité les confidences, identifié les promeneurs discrets, recherché les rencontres paradoxales, raconté les banalités de ce petit monde enfermé sept jours durant, pensionnaire de la noble demeure où il doit fabriquer de l'Histoire à date fixe.

*

Beaucoup plus que les parlementaires, le téléspectateur participa aux diverses phases du Congrès. Il était partout à la fois, et ne manqua aucune scène. C'est par des amis qui n'avaient pas quitté leur appartement de Paris que je me suis fait raconter le cérémonial d'investiture du nouveau Chef de l'Etat. Aucun aspect de l'événement immédiat et multiforme n'avait échappé aux lointains témoins, alors que les acteurs n'en connaissaient pas le quart.

On imagine les conséquences qu'aura sur notre vie publique le démontage permanent du mécanisme parlementaire lorsque les citoyens pourront, à tout moment, examiner et vérifier la façon d'être de leurs élus. Le règlement des assemblées, la tenue de leurs membres, la tonalité des débats, le rendement du système seront soumis à l'exigeante et facile critique de tous ceux qui, à Carpentras comme à Pontivy, n'auront qu'à tourner un bouton d'un poste récepteur pour pénétrer illico dans les plus graves, les plus inutiles, les plus fastidieuses, les plus pittoresques, les plus sérieuses discussions législatives. On supposera sans peine que les victimes de cette curiosité se garantiront contre ses fâcheux effets en adaptant leurs méthodes de travail et en modifiant leur comportement. Qui s'en plaindra ?

Mais aussi menaçante que soit cette perspective, on ne peut tout de même pas penser qu'elle effraye au point qu'on lui préfère la paralysie de la télévision française.

Or, il faut bien le dire, ce moyen d'expression qui, avant cinq ans, informera plus que tout autre la conscience de l'homme est mis, jour après jour, en échec et son avenir qui, il y a cinq ans, s'annonçait brillant, est dangereusement compromis.

*

Quand, par un arrêté du 28 novembre 1948, j'ai fixé à 819 lignes la définition standard de la télévision française, ce fut un beau remue-ménage à New York et à Londres, à Eindhoven (Hollande) et à Paris. La guerre des définitions commençait. En effet, un poste récepteur de télévision ne produit que les images lancées par le poste émetteur de même standard. Installer à la Tour Eiffel un émetteur de 819 lignes, c'était donc interdire l'accès de notre territoire aux 625 lignes hollandaises de Philips et aux 525 lignes américaines ; c'était distancer largement les 405 lignes britanniques. Non seulement la France, par une telle mesure, adoptait pour elle-même une technique née chez elle et que l'on disait être la meilleure du monde, mais encore elle donnait sa chance à une industrie nationale qui eût été incapable de résister à l'invasion subite de concurrents étrangers.

Mais, la décision prise, on ne pouvait en rester là. Il fallait aussi convaincre les acheteurs de postes que les 441 lignes jusque-là pratiquées représentaient une époque dépassée, comme il fallait faire admettre par le gouvernement une audacieuse politique d'investissements. Or, l'Europe occidentale, qui n'ignorait pas la qualité de l'image française, voulut évidemment connaître les premiers résultats de l'expérience. L'Italie, la Belgique, la Suisse suscitèrent des confrontations, organisèrent des expositions-concours. Partout, on flatta notre réussite. Mais on ne passa pas de commandes. A qui d'ailleurs ? Et comment ? L'Etat, jalousement attaché à son monopole, n'en usait pas. Parfaite sur le plan technique, hésitante sur le plan artistique, la télévision n'abordait guère le plan commercial. Comme on parlait au ministre des Finances d'alors de quelques centaines de millions nécessaires à l'équipement de l'Ile-de-France, de la région lyonnaise, de l'agglomération lilloise, il s'esclaffa, puis s'irrita : « Vendez donc les brevets aux Américains, cela rapportera davantage. »

*

C'est ainsi que, malgré la foi et le travail de rares spécialistes, de budget en budget, de débat en débat, de polémique en polémique, la télévision ne se développa qu'avec une extrême lenteur. Des crédits misérables permirent tout juste aux techniciens d'augmenter les heures de spectacle, d'améliorer les présentations, de perfectionner le matériel. Ceci jusqu'en 1953, où la télévision connut deux grands succès publicitaires : le Couronnement d'Elisabeth II et le Congrès du Parlement de Versailles — et deux inquiétants échecs : l'un devant le gouvernement qui refusa encore une fois de lui accorder son aide, l'autre devant l'Assemblée nationale qui ne consentit qu'à grand-peine à l'augmentation de la taxe radiophonique. Le ministre de l'Information quêta longuement, avant de l'obtenir, l'aumône par laquelle la petite télévision française, radieuse et si fière de sa force en ses premiers jours, compte éviter, cinq ans plus tard, l'asphyxie.

En attendant, l'Europe à conquérir s'est rétrécie à nos seules frontières, si l'on excepte Genève et la Wallonie. Les émetteurs de Paris et de Lille sont au point ; celui de Strasbourg est en progrès ; celui de Lyon est en panne. Au prix d'un million de francs le kilomètre, les chaînes de relais n'avancent guère. Et toujours les mêmes discussions, les mêmes disputes. Depuis 1948, c'est le même rapporteur qui, à la Commission de la presse de l'Assemblée nationale, élève toujours les mêmes obstacles.

Tout le monde est preneur : l'Etat, la Banque, l'Industrie, la Publicité, le Cinéma, la Presse, la Finance (avec ou sans argent). Tout le monde s'observe, se surveille, s'épie, se combat, se neutralise. Puisque ce n'est pas moi, ce ne sera pas toi. Et l'Etat, qui sait si mal défendre son bien, en est réduit aux raclages de tiroirs. Ce ne sera pas lui non plus, puisqu'il doute de lui-même.

*

Résultat ? La France, qui était au troisième rang dans le monde, après l'Amérique et l'Angleterre, au deuxième en Europe, au premier sur le continent européen, quant à l'équipement, qui était (rappelons-le sans crainte des redites) la première en ce qui concerne la qualité de l'image, est, maintenant, surclassée pour le nombre d'émetteurs par l'Italie, l'Allemagne et la Russie, pour le nombre de studios et de moyens de reportages par ces mêmes pays et passe, après Cuba, pour le nombre de récepteurs.

Il y a là matière à un procès sensationnel.

Communiqué

En achetant votre télévision chez Télé 33-33 vous êtes tranquille

Si vous désirez une télévision c'est pour en profiter tranquillement dans le confort de votre home. Cet achat doit être une source de plaisirs. Jamais d'ennuis. Quand nous aurons livré votre poste, notre équipe de spécialistes en télévision restera à votre disposition sur simple appel téléphonique à GUTemberg 33-33, un numéro facile à retenir, n'est-il pas vrai ?

Pendant la quinzaine d'ouverture de notre magasin, conditions spéciales aux abonnés de « L'Express ». Crédit jusqu'à 18 mois. Télé 33-33 - Concessionnaire officiel Philips, 151, rue Montmartre, Paris (9e). Tél. : GUTemberg 33-33.

MEGEVE

SKI
SOLEIL · AMBIANCE

JANVIER

Epoque Idéale

TARIFS SPÉCIAUX

Certificats d'investissements

CERTIFICATS d' INVESTISSEMENTS

Amortissables en 10 ans
Prix d'émission : 10.000 frs
Valeur de remboursement : 10.500 frs
Intérêt annuel : 500 frs

EXEMPTS DE TOUS IMPOTS
y compris
LA SURTAXE PROGRESSIVE SUR LE REVENU